



De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs  
Promenons nos désirs.  
RACINE.

A. GEO. BEAUDRY, Editeur-Propriétaire.

J. H. MALO, Rédacteur.

SOMMAIRE : — Le Dernier Jour. — Poésie :  
A la Crèche. — La Promenade de Piron. —  
Album de la Jeunesse. — Récréations. —  
Nouvelle : Rose et Papillon. — Avis de l'Edi-  
teur—Annonces.

**Le Dernier Jour.**

Jour et nuit,  
Comme l'aigle en son vol rapide,  
Comme la flèche dans le vide,  
Le temps fuit.

Le dernier soleil de décembre a commencé sa course. Quelques minutes encore, et l'aiguille du temps va marquer quatre-vingt-deux, au cadran du dix-neuvième siècle.

Ce jour est le dernier de l'année. Celle-ci va bientôt finir et rentrer dans l'éternité. C'est moins qu'une goutte d'eau tombée dans l'océan immense, mais c'est le temps, ce nom consacré à la durée des choses. C'est le temps, dont on a imaginé trois personnages : l'un fuit, l'autre nous touche à peine, et le troisième les suit dans leur course.

C'est dans le temps que nous vivons; c'est sur ses colonnes mobiles que nous nous appuyons. Mais le temps n'est pas l'œuvre de l'homme; marchons!

Encore une année qui achève. Pendant les jours que cette dernière a coulés, l'humanité, dans sa prétendue civilisation, a fait des guerres, tué des puissants, violé les droits saints, et elle a souffert dans son ignorance.

La nature, sans cesse fouillée par l'homme, a continué de lui dévoiler ses secrets, confiés par Celui qui a fait le temps. L'homme en a tiré des richesses, des poisons. Tout, en un mot, a fait, avec le temps, un pas vers le grand, vers l'infini.

Qui a jamais songé sérieusement à ce progrès, à cet avancement des peuples? Qui a fait la comparaison entre la maison, où l'homme, condamné au travail, jouit aujourd'hui de tout le bien-être possible, et la simple couverture qui dut d'abord l'abriter contre les coups du temps?

Plus d'un, sans doute, y a quelquefois réfléchi, non pas tous. Il fait si bon jouir, si bon qu'on ne songe guère à ce que d'autres ont pu souffrir avant nous.

Mais à quoi bon fouiller le passé? Pourquoi ce sérieux penser? Ce jour ne doit pas être le dernier du temps. Une année, suivie de plus d'une encore, va succéder à celle qui expire. Il n'y aura même aucun arrêt entre le dernier instant de celle-ci et le premier de l'autre.

Que va faire le monde, pendant que la terre va continuer de tourner dans le champ des astres? Il est impossible de le prévoir. Sur ce point, l'homme suppose et propose, mais Dieu seul dispose.

Quant à nous, jeunes enfants d'une seconde France,

Nous cueillerons des fleurs, à la nouvelle année, Pour offrir à Celui qui nous l'aura donnée.

Laissons à des plus vieux le soin de veiller sur les destinées du pays qui d'ailleurs, est toujours calme et prospère, et jouissons avec mesure, des plaisirs du jeune âge, surtout, que rien ne nous divise. Et, puisque c'est l'heure des souhaits, nous voulons faire les nôtres :

Nous souhaitons à chacun, à chacune,  
Selon que tous en semblent désireux,  
Honneurs, amour, espérance ou fortune,  
En attendant le séjour des heureux.

Nous formons des vœux pour tous, pour notre œuvre aussi.

Et notre dernier mot: Puisqu'à personne l'avenir n'est assuré, brodons, avec les perles du présent, un glorieux et joyeux passé.

**A la Crèche.**

**VENTE, ADOREMUS.**

Peuple, réjouis-toi! Voici ta délivrance.  
Chrétien, voici Noël. [mence,  
Pour remercier ton Dieu de sa grande clé-  
Viens au pied de l'autel.

Viens, chrétien, adorer, dans une pauvre éta- [ble,  
Sur la paille couché, [rable  
Et tout tremblant de froid, le Fils de l'Ado-  
Souffrant pour ton péché.

Pour augmenter la foi, ranimer l'espérance,  
O mystère d'amour! [ce  
Le Fils de l'Eternel daigne prendre naissan-  
Parmi nous, en ce jour.

Du Palais du Très-Haut les célestes phalan- [ges  
Entourent son berceau. [louanges,  
Le peuple heureux accourt et chante ses  
En ces jours, que c'est beau!

L'Eglise retentit de cent joyeux cantiques  
Et l'écho du saint lieu [gnifiquos:  
Redit, après les chœurs, aux cent voix ma-  
Adorons l'Enfant-Dieu.

Le cœur joyeux, l'enfance et la jeunesse ac- [courent,  
Et la vieillesse aussi. [torent,  
Et ce Dieu, fait mortel, tous les âges l'en-  
Et chacun prie ainsi:

**L'ENFANCE :**

Jésus, mon divin Maître,  
A toi je suis soumis.  
A mon cœur fait connaître,  
Un jour, ton paradis.

## LA JEUNESSE :

Seigneur, garde mon âme  
Pure comme ton cœur.  
Veuille épurer ma flamme,  
Donne-moi le bonheur.

## L'ÂGE VIRIL

O Dieu, que la douleur accable,  
Veille sur nos enfants,  
Aux malheureux sois secourable,  
Au pauvre, aux indigents.

## LA VIEILLESSE.

Pardonnez à nos cœurs, Jésus, Dieu de clé-  
Seigneur, Dieu d'Israël!  
Pour le monde incarné, calmez notre souf-  
Appelez-nous au Ciel.

J. H. MALO.

**La Promenade de Piron.**

\*\*\* Fatigué de sa promenade, Piron s'assied un jour sur un banc tenant à un des piliers de la porte de la Conférence. A peine est-il assis que, de droite et de gauche, il est salué par un grand nombre de passants, qui allaient et venaient. Piron d'ôter son chapeau plus ou moins bas, suivant la qualité apparente des personnes. "Oh ! oh ! disait-il en lui-même, je suis plus connu que je ne le pensais. Que Voltaire n'est-il ici, pour être témoin de la considération dont je jouis dans ce moment-ci, lui devant lequel je me suis presque prosterné ce matin, sans qu'il ait daigné y répondre que par un léger mouvement de tête ?" Pendant qu'il faisait ces réflexions, les passants continuaient de saluer, et le poète de rendre le salut, tant qu'à la fin l'exercice du chapeau devint très-fatigant pour Piron ; il l'ôta tout à fait, et se contenta de s'incliner devant ceux qui saluaient. Une vieille femme survient qui se jette à genoux devant lui. Piron surpris, et ne sachant pas ce qu'elle veut : "Relevez-vous, lui dit-il, bonne femme, relevez-vous ; vous me traitez en faiseur de poème épique ou de tragédie. Vous vous trompez, je n'ai pas encore cet honneur-là ; je n'ai fait parler jusqu'à présent que des marionnettes." Mais la vieille restait toujours à genoux et les mains jointes. Piron croit apercevoir qu'elle remue les lèvres et qu'elle lui parle. Il se baisse, s'approche et prête l'oreille. Il entend en effet qu'elle marmotte quelque chose entre ses dents : c'était un Ave qu'elle adressait à une image de la Vierge, placée directement au-dessus du banc où Piron était assis. Alors il leve les yeux, et voit que c'est à cette image que s'adressaient ainsi tous les saluts qu'il avait pris pour lui. "Voilà bien les poètes, dit Piron en s'en allant ; ils croient que toute la terre les contemple, ou qu'elle est à leurs pieds, quand on ne songe seulement pas s'ils existent."

## ALBUM DE LA JEUNESSE.

Comment, disaient-ils,  
Avec nos nacelles  
Fuir les Aiguazils ?  
— Ramez, disaient-elles.

Comment, disaient-ils,  
Oublier querelles,  
Misère et périls ?  
— Dormez, disaient-elles.

Comment, disaient-ils,  
Enchanter les belles  
Sans philtres subtils ?  
— Aimez, disaient-elles.

Où entre le vin la pudeur en sort.

Les fleurs de la jeunesse sont les plus belles à  
cueillir.  
T. G. L.

L'amour est une flamme,  
Bien du cœur,  
Qui consume notre âme  
Sans douleur.  
J. H. M.

Si les faiblesses de l'amour sont pardonna-  
bles, c'est principalement aux femmes qui ne  
régneront que par lui.

**RÉCRÉATIONS.**

\*\*\* Un jeune homme sans fortune demande à un avocat de ses amis de le recommander à une famille dont la fille était riche. L'avocat accepte la commission. Mais le père de la demoiselle, qui aimait l'argent, commença par s'enquérir de la fortune du jeune homme. La première fois que l'avocat vit son ami, il lui demanda s'il avait quelque propriété.

— Non, répondit le jeune homme.

— Eh bien ! dit l'autre, vous laisseriez-vous couper le nez pour 500,000 francs ?

— Non, pas même pour tout Paris, répliqua le jeune homme.

— Fort bien, dit l'avocat, j'avais mes raisons pour vous faire cette question.

Dès qu'il vit le père de la jeune personne, l'avocat lui dit solennellement :

— Je me suis enquis de la position de notre jeune amoureux ; en effet, il n'a pas d'argent comptant, mais il possède une propriété pour laquelle, à ma connaissance, on lui a offert 500,000 francs comptant.

Ces paroles séduisirent le père, qui consentit aussitôt au mariage. Mais, depuis le mariage, le papa branle mélancoliquement la tête chaque fois qu'il pense à la propriété de son gendre.

**Nouvelle.****ROSE ET PAPILLON.**

Au village, dans un parterre,  
Un rosier avait une fleur,  
A laquelle une vieille mère,  
Conservait toute sa fraîcheur.

Des papillons la bande folle,  
Voltigeant par là tout le jour,  
A la fleur faisaient auréole  
Et semblaient dire leur amour.

Puis cette belle et fraîche rose  
Paraissait goûter le plaisir,  
Comme l'amante qui repose  
Près de l'objet de son désir.

Elle étalait, seule parure,  
Sa belle robe de satin,  
Et, dans son palais de verdure,  
Elle se riait du destin.

Mais de la joyeuse volée,  
Un papillon aux ailes d'or,  
Devers cette fleur embaumée,  
Le premier, prenait son essor.

Il en était le roi, le maître,  
(Le rosier était son palais)  
Sans toutefois jamais paraître  
Chez ses frères troubler la paix.

S'éloignait-il dans la campagne,  
Les autres entouraient la fleur,  
Mais, de retour chez sa compagne,  
Il avait la place d'honneur.

Et la rose en paraissait fière.....  
Mais ce devait bientôt finir :  
Le papillon, loin du parterre,  
S'enfuit pour ne plus revenir.

Toutefois la fleur satinée  
Ne mourut pas de l'abandon  
Et n'en fut pas plus tôt fanée.  
Elle eut un autre papillon.

Que penses-tu, lectrice amie,  
Dis, que serait-il advenu,  
Si, près de la rose jolie,  
Le premier s'en fût revenu ?

JUNIORISTE.

**AVIS DE L'ÉDITEUR.**

Nous prions ceux à qui nous adressons notre publication de vouloir bien en informer leurs amis et nous leur serons très reconnaissant, s'ils croient devoir acquiescer à notre demande.

Nous invitons aussi les commerçants de journaux à faire leur possible, pour répandre le journal, la commission que nous leur donnerons étant de nature à les encourager.

Le "Bouquet" formera, à la fin de l'année, un volume de 832 pages et ses abonnés auront droit à une prime.

Toutes lettres concernant l'administration ou la rédaction du journal devront porter l'une ou l'autre des deux adresses ci-dessous.

A. GEO. BEAUDRY,  
Éditeur-proprétaire, 258, rue St-Paul.

J. H. MALO,  
Rédacteur, 218, rue Montcalm.

N. B. — Les personnes qui désirent s'abonner à notre journal ou en prendre l'agence sont priées de nous en informer le plus tôt possible. Nous les informons nous-même que nous n'adresserons, désormais, le "Bouquet" qu'à ceux qui nous auront fait parvenir le prix de leur abonnement.

A. GEO. BEAUDRY.

## Feuilleton du "Bouquet"

## L'ILE DE SABLE.

PAR EMILE CHEVALIER.

No. 2.

## PREMIÈRE PARTIE

EN MER

(Suite.)

Guillaume fut inexorable. C'était un caractère de fer; jamais il n'avait modifié une résolution prise. Il mettait son point d'honneur dans l'inflexibilité.

— Tout ce que je puis faire pour toi, mon enfant, dit la nourrice à Guyonne, c'est de te ménager une entrevue avec ce pauvre Yvon, quand il sera à Saint-Malo. Le sire de Ganay est chargé de la garde des prisonniers; il ne refusera pas de nous obliger. Je causerai avec lui. Reviens demain.

Guyonne passa la nuit à réfléchir et à prier. L'aube la surprit prosternée sur la tombe de sa mère.

Elle était mélancolique; mais le voile d'anxiété qui couvrait son front depuis quelques jours avait disparu.

Une détermination inconcevable germa dans le cerveau de la prisonnière. Elle monta au château.

— Ils sont en route pour Saint-Malo, et s'embarqueront demain, mon enfant, lui dit la vieille femme.

— Avez-vous obtenu ?

— Tu pourras le voir cette nuit, en présentant ce billet à la sentinelle de faction.

— Oh ! merci, merci, dame Catherine ! Dieu vous récompense !

Guyonne descendit la montagne en courant. On se rappelle l'entretien qu'elle eut ensuite avec son beau-père.

Maintenant, nous reprendrons le fil de notre histoire et suivrons la jeune fille à Saint-Malo.

Le couvre-feu n'était pas encore sonné quand elle aborda dans le port de la cité malouine, et les étoiles s'allumaient une à une au firmament. Guyonne n'eut pas de difficulté à se faire indiquer le lieu où avaient été casernés les captifs, car les rues étaient encombrées de personnes qui devaient sur les chances probables de l'expédition du marquis de la Roche.

On avait enfermé les routiers dans un ancien couvent, situé au sud de la ville. Un piquier se promenait, l'arme à la main, devant la porte.

— Pourrais-je parler au sergent du poste ? demanda Guyonne.

— Au sergent du poste, repartit le militaire, oui-da, ma poulette ! Et que lui voulons-nous au sergent du poste ?

— J'ai un billet à lui communiquer.

— Un billet ! par les griffes de Belzébuth ! quel fortuné mortel que notre sergent ! Approche ici, sous ce falot, mon ange ! Pardieu, nous taillerons bien une bavette ensemble !

En disant ces mots, le piquier s'avança pour enlacer Guyonne à la taille; mais celle-ci, l'étreignant par le milieu du corps dans ses doigts musculeux, le souleva de terre comme une plume et le lança violemment contre le mur du monastère.

Le soudard se remit sur ses pieds en articulant un juron.

Néanmoins, il se disposait à réitérer ses insolentes agaceries, lorsque la porte du couvent s'ouvrit pour livrer passage à Jean de Ganay.

— Ah ! messire, c'est le ciel qui vous envoie, dit Guyonne à l'écuyer.

— Que désirez-vous ?

— Dame Catherine..., commença la jeune fille.

— Bien, mon enfant, je sais ce que vous voulez, dit le vicomte avec intérêt. Vous êtes la sœur...

— D'Yvon, messire.

— Entrez; je vais donner ordre qu'on vous conduise vers lui.

Après avoir adressé quelques paroles au commandant du poste et salué Guyonne, Jean de Ganay sortit de nouveau.

— Suivez-moi, dit le sergent à la jeune femme.

En haut d'un escalier, ils enfilèrent un grand corridor, dont les dalles sonores répercutaient le bruit des pas, et s'arrêtèrent à une porte basse.

— Numéro 40, dit le sergent, c'est ici.

Il tira un verrou, déposa sur une table la torche de résine qui avait éclairé leur marche et se retira en disant :

— Dans une heure, je vous querrai.

Pendant ce temps, Guyonne s'était précipitée dans les bras d'Yvon.

— Dis-moi, cher frère, murmura la jeune fille, lorsque leur effusion fut passée, tu soupirez pour la liberté ?

— Oui; je mourrais avant d'arriver dans cet infernal pays, où, raconte-t-on, il n'y a que plaies et bosses à gagner.

— Je suis à même de te délivrer.

— Toi ?

— A une condition.

— A une condition ? parle; je souscris à tout, pourvu que je ne sois pas exilé sur cette terre maudite de la Nouvelle-France.

— Si tu veux jurer de ne pas délaissier notre vieux père...

— Mais quel est ton plan ?

— Tu le sauras plus tard.

— Je fais le serment que tu exigés, Guyonne.

— Merci, Yvon, dit la jeune fille, les yeux humides d'allégresse. Maintenant, ajouta-t-elle, nous allons troquer nos vêtements. Tu prendras ma robe et ma mante, moi je prendrai ton pourpoint et tes haut-de-chausses !

— Et tu resteras prisonnière à ma place.

— Sans doute, riposta-t-elle en souriant.

— Y songes-tu, Guyonne ?

— Oh ! j'y ai songé durant toute la nuit dernière sur la fosse de notre mère; c'est elle qui m'a suggéré ce stratagème.

— Excellent cœur ! dit le jeune homme en l'embrassant. Mais ne crois pas que je souscrive...

— Yvon, pense à notre père ! il ne peut vivre sans toi.

— Non, non, ma sœur; je ne commettrai pas une lâcheté. Tu ignores quelle sorte de brigands sont ces routiers avec qui j'ai été condamné.

— Que m'importe !

— Que t'importe ! mais on t'emmènera avec eux.

— Enfant ! oublies-tu que le marquis de la Roche a refusé d'embarquer une seule femme à son bord ? Demain, je déclarerai mon sexe et on me lâchera.

Ce raisonnement paraissait très-admissible, l'amour de la liberté bourdonnait dans l'esprit d'Yvon, aussi fut-il bien vite convaincu.

Les deux jeunes gens étaient à peu près de la même grandeur. Ils échangèrent leur costume, et Guyonne dit à son frère, en lui arrangeant sa cornette sur la tête :

— Lorsque le sergent viendra te chercher, feins de pleurer et tiens ce mouchoir contre ton visage afin qu'il ne s'aperçoive point de la substitution. Une fois hors du moustier, tu gagneras le port où j'ai attaché notre canot.

— Je comprends, dit Yvon. Mais toi ?

— N'aie aucune inquiétude. Je saurai, avec l'aide de la bonne Sainte-Vierge, me tirer d'affaire.

Tout se passa comme l'avait prévu la noble jeune fille. Yvon sortit du couvent sans que l'on se doutât de la supercherie, et quand la porte de l'enceinte se referma en grinçant sur ses gonds, Guyonne tomba à genoux en s'écriant :

— J'ai sauvé mon père et mon frère. Seigneur, que votre nom soit sanctifié dans ce monde comme dans l'autre !

## II

## L'EMBARQUEMENT.

Aux premières lueurs de l'aurore, la diane résonna et bientôt les prisonniers furent alignés sur deux rangs, dans la cour du monastère, pour être passés en revue.

Cette réunion d'individus appartenant à toutes les nationalités européennes et portant chacun son accoutrement indigène, ou la partie la plus caractéristique, formait un spectacle étrange et pittoresque.

Ici se carrait un volumineux Allemand, à la figure blondasse, flanqué à droite d'un Espagnol grêle, sec, au

teint d'olive, à gauche d'un Anglais gigantesque, riche de maigreur, de rousseur et couvert d'une casaque rouge. Là, on distinguait un Suisse, armé de toutes pièces, coudoyant un Languedocien à l'air fanfaron et un halbardier limousin. Plus loin, l'œil rencontrait le chapeau empanaché d'un Italien, la toque verte d'un montagnard, le pourpoint bariolé d'un Tyrolien, le museau fûté d'un Normand, la face rubiconde et joviale d'un Bourguignon, l'équipement broché de lambeaux de similor d'un bâtard portugais. Enfin c'était un pêle-mêle de contrastes, un amalgame d'hétérogénéités, une profusion d'antithèses humaines, une variété de portraits dont nul tableau ne pourrait donner l'idée exacte. Un seul point de similitude rapprochait la majorité de ces hommes — l'audace gravée sur leurs visages en traits indélébiles. Hormis cela, les routiers différaient autant au moral qu'au physique.

Un officier subalterne fit l'appel, personne ne manquait ; et comme l'officier terminait son rapport, Guillaume de la Roche, accompagné de Jean de Ganay, d'un marin, et d'une nombreuse suite, entra dans la cour du couvent.

Ce marin marquait quarante années. Ses traits étaient d'une hardiesse telle, qu'à son aspect on oubliait la taille liliputienne que la nature lui avait accordée comme à regret. De son œil gris jaillissaient des éclairs et son front fuyant, son menton déjeté, sa lèvre supérieure proéminente, son nez en bec de corbin lui prétaient le mascaron d'un oiseau de proie.

Il était vêtu avec une mesquinerie sordide, d'un chapeau de toile goudronnée, d'une jaquette amoureuse des solutions de continuité, d'une *broeck* étriquée. Ses chaussures consistaient en une paire de bottes molles rapiécées sur toutes les coutures. La rapacité coulée dans le moule de l'avarice avait dû servir à la conformation de cet homme, que, nonobstant sa physionomie repoussante, le fier marquis, Guillaume de la Roche-Gommard, traitait avec une déférence toute particulière. On peut en juger par le dialogue suivant :

—Que dites-vous de ces lurons, maître locman ?

—Hum ! répliqua le marin en faisant claquer sa langue contre son palais, triste fumier pour féconder la terre !

—Pensez-vous qu'ils s'acclimateront ?

—Hum ! s'acclimater ! ce bétail-là s'acclimate partout, quand on le frictionne avec des étrivières.

—Vous n'êtes pas satisfait de la cargaison que le hasard m'a confiée ?

—Hum ! à vrai dire, j'aurais préféré une vingtaine de rustres bretons à cette séquelle de va-nu-pieds, dont les chevelures ébouriffées ne sont bonnes

qu'à décorer les temples des Algonquins.

—Vous désapprouvez donc mon choix ?

—Je ne désapprouve rien. Vous m'interrogez, je réponds.

De la Roche, blessé par le ton de cette impertinence, fit un haut-le-corps en arrière. Mais son interlocuteur ne prit pas garde à son geste.

—Hum ! dit-il en se pinçant le nez, mouvement qui indiquait la contrariété, je crois que le vent vire du sud-est au nord-est. Il serait urgent de nous presser, si nous voulons profiter de la brise pour appareiller.

—Alors, qu'on fasse distribuer les costumes à ces gens, dit le marquis à voix haute.

(Aussitôt des caisses remplies de vêtements furent apportées dans la cour, et un sous-officier remit à chacun des condamnés un uniforme complet.

Cet uniforme se composait d'un bonnet, d'un sarrau et d'un pantalon, le tout en laine brune et marqué d'un chiffre grossièrement brodé.

En perdant leur liberté les transportés perdaient aussi leur nom ; ils devenaient simplement le numéro un tel.

Ils dépouillèrent leur défroque pour endosser l'habillement commun, en plaisantant sur les avantages que leur procurait la toilette coloniale.

—Par la barbe du bourgmestre, dit un épais Flamand, en se coiffant de sa *tuque*, avec un attifet de cette forme gracieuse et agréable, j'aurais séduit les onze mille vierges de la légende.

—Zè tè crois bien, mon cer Tronchard, zézaia un Marseillais. Bagasse ! nous sommes grées comme pour un jour de nocè.

—Mais reluque donc ce blanc-bec, continua le Flamand, désignant du doigt un des captifs qui cherchait à se cacher derrière des décombres pour s'habiller ; ne se figure-t-il pas que nous sommes épris de ses charmes ? ohé ! beau damoiseau, as-tu peur qu'on te violente comme fit madame Putiphar à monsieur Joseph !

—Troun de l'air ! riposta le Marseillais, zè régrètté de n'avoir pas unè couronné de fleurs d'oranger à offrir à cè céruhin. Il la méritè mieux què plus d'unè jouvencellè què zè sais.

—Der Teuffel ! je vais aller t'aider à ôter tes braies, mon bijou, ajouta un Wurtembergeois, en se dirigeant vers celui qui, par sa modestie, s'attirait ces quolibets.

Mais sa bravade lui coûta cher, car, avant qu'il eût franchi le monceau de décombres, deux éloquentes coups de poing dans l'estomac l'envoyèrent mesurer la surface plane.

Comme il arrive toujours en pareille circonstance, les railleurs se tournèrent du côté du vainqueur et un immense éclat de rire accueillit la chute du Germain.

—Sacrament ! maugréa-t-il en se relevant pour s'élançer sur son adversaire.

—Kss ! kss ! kss ! siffla le Marseillais, comme s'il eût excité des chiens au combat.

—Silence, mille sabords, tas de marsouins ! cria en ce moment la voix aigre et perçante du locman.

—Cap de bious ! riposta le Provençal, en approchant sa main à demi fermée de son œil droit pour lorgner le pilote ; cap de bious ! quel est cè griflon qui pépie là-bas ?

—Gare qu'il ne te pose la patte sur l'épaule ! dit un Breton.

—Bast ! zè lui posera la miennè autour du col...

—Silence ! répéta le locman ; si j'entends encore un mot, quarante coups de garcette à toute la bande.

Cette menace rétablit instantanément l'ordre troublé. Ensuite les routiers furent attachés deux à deux ; et Guillaume de la Roche et son escorte s'étant mis à leur tête, les exilés commencèrent à sortir du couvent.

Il était environ six heures du matin.

Une foule bruyante, animée, encombrait déjà les rues de Saint-Malo, avide d'assister à l'embarquement des aventuriers. Aux balcons, aux fenêtres et jusque sur les toits des maisons se massaient des groupes de curieux. C'est que ce n'était pas mince événement en 1598, que le départ d'un navire pour l'Amérique. Cinquante quatre années s'étaient à peine écoulées depuis que Cartier, ayant mis à la voile dans ce même port, pour explorer la partie du grand continent américain connue sous le nom de Terres-Neuves, avait découvert le Saint-Laurent, et, au retour de leurs différents voyages, les compagnons de l'immortel navigateur avaient raconté tant de merveilles sur ce magnifique pays de Canada, que chacun voulait contempler ceux qui étaient destinés à le civiliser. Aussi toutes les voies sur leur passage étaient-elles encombrées. Mais c'était particulièrement sur les quais que la foule se pressait en essaims tumultueux.

Là, entre la Manche et les murs de Saint-Malo, se déroulait une vaste esplanade. A son extrémité orientale, vis-à-vis de la mer, on avait élevé un autel champêtre, ombragé par des rameaux de châtaignier. En avant se bouchait une ceinture de soldats, fort affairés à contenir les flots de la cohue grossissante.

Dans la baie, faisant face à l'autel se balançaient deux navires de quatre-vingts ou cent tonneaux environ. Au bout de leurs mâts pavoisés et enrubanés, flottait la bannière de France et Navarre, blanche, constellée de fleurs de lis d'or. Le plus gros de ces navires portait en outre l'oriflamme de la maison de la Roche-Gommard au champ de sable semé de trèfles d'or, au lion du même armé et lampassé de

queules. Tous deux semblaient près de lever l'ancre. Le pont, les haubans, les porte-haubans, les hunes et les vergues étaient garnis de matelots.

Cependant le cortège, commandé par le marquis de la Roche, descendait lentement vers la plage, ondulant à travers les groupes bigarrés comme un serpent à travers les touffes d'herbe d'une prairie.

Au nombre des bannis, il y en avait un qui concentrait particulièrement les regards. L'opposition qui régnait entre lui et son compagnon de chaîne contribuait puissamment à faire ressortir la noblesse de son maintien et la mâle beauté de son visage. Ce jeune homme n'était autre que celui qui avait expérimenté la vigueur de son poignet sur le thorax de l'Allemand.

—Mais, sainte Thérèse, qu'il est donc gentil, murmura une piquante Bretonne; n'est-ce pas honteux, Marthe, d'enlever un si brave gars pour le conduire au fin fond de la mer?

—Ah! dame, oui, il est bien joli à côté de ce vilain ours poilu qu'on dirait échappé de l'enfer.

—Quasiment comme si on avait amarré un ange à un démon.

—Arrière, les fillettes! ordonna un cavalier, en écartant la multitude avec sa lance.

Cet incident, comme une goutte d'eau tombée sur un charbon ardent, refroidit heureusement l'ardeur des deux bachelettes, qui déjà s'enflammaient à la vue du beau déporté.

Quand la colonne déboucha sur l'esplanade que nous avons décrite, une salve d'artillerie salua son arrivée. Les prisonniers pénétrèrent en se découvrant dans l'enceinte qui leur avait été ménagée et se mirent à genoux. Tous les spectateurs imitèrent cet exemple.

Peu après parut une procession de moines, précédant un dais sous lequel s'avancait pieusement l'évêque de Rennes, mandé pour bénir le départ des aventuriers.

Le prélat monta les marches de l'autel et dit la messe qui fut entendue avec un profond recueillement. Jamais cérémonie ne fut plus majestueuse ni plus imposante. Lorsque, en présence de cette multitude muette, de cette mer endormie dont les limites se fondaient dans l'azur de la voûte céleste, le vieillard aux cheveux blancs, à la voix sympathique et solennelle, implora l'assistance divine pour le succès de l'entreprise, les auditeurs se sentirent émus jusqu'aux larmes.

Les routiers eux-mêmes courbèrent la tête, comme autrefois Clovis à l'injonction de saint Rémi.

Guillaume de la Roche, le locman, plusieurs marins communièrent et reçurent l'hostie consacrée de la main du vénérable prélat.

Un observateur eût pu remarquer que non-seulement l'écuyer Jean de

Ganay ne prit point part à cette communion, mais encore qu'il n'assista pas à l'office.

Que servirait de cacher plus longtemps ce que mon lecteur sagace a deviné? Le vicomte de Ganay avait embrassé le culte de la religion réformée. S'il n'osait dévoiler ses doctrines, à cette époque où l'abjuration de Henri IV était retombée comme un anathème sur le parti calviniste entier, Jean demeurait fidèle à la foi de ses convictions et se conformait secrètement aux rites qu'il ne pouvait pratiquer en public.

Il lui avait été facile de s'esquiver, durant l'encombrement qui accompagna l'entrée des captifs dans l'enceinte réservée.

La messe finie, on procéda à l'embarquement.

Les deux navires, le *Castor* et l'*Érable*, étaient mouillés à quelques centaines de mètres du rivage. En moins de vingt minutes, les passagers furent transférés à leur bord.

Un coup de canon donna le signal du départ.

Sur le *Castor* se trouvaient Guillaume de la Roche-Gomnard gouverneur général du Canada; Jean vicomte de Ganay, son écuyer; Alexis Chedotel, pilote-locman, de l'expédition; Guyonne la poissonnière, et un nombre considérable de futurs colons.

### III

#### LE CASTOR.

Encore aujourd'hui, malgré les perfectionnements prodigieux dont on a enrichi l'art de la navigation, ce n'est pas sans une sorte de crainte indéfinissable que nous entreprenons un voyage par delà les mers. Et cependant les énormes et magnifiques navires à voiles ou à vapeur qui sillonnent en tous sens l'Océan offrent presque autant de sûreté et de commodité que nos maisons et nos châteaux. Quels gigantesques progrès la marine a faits depuis quatre siècles! quelle différence entre ces immenses vaisseaux que l'on construit à présent et ceux qui naguère s'aventuraient intrépidement à la recherche de terres inconnues! Quand on songe que ce fut avec trois embarcations, dont deux étaient *sans pont* et dont la troisième ne jaugeait pas deux cents tonneaux, que Colomb partit de Palos, le 8 août 1492, pour découvrir l'Amérique le 12 octobre de la même année; quand on songe que ce fut avec deux misérables goëlettes de soixante tonneaux que Cartier traversa l'Atlantique pour venir le premier explorer le golfe Saint-Laurent, le Labrador, Terre-Neuve, etc.; quand on songe que ce fut avec deux bateaux à peu près semblables que les successeurs de ces grands hommes ont achevé la reconnaissance et la découverte du Nou-

veau-Monde, combien on sent croître et s'exalter l'admiration qu'on a toujours éprouvée pour les immortels régénérateurs de l'Amérique!

Le *Castor*, qui emportait Guillaume de la Roche et la plupart de nos héros vers l'Acadie était si petit, qu'un contemporain d'alors affirme que, de la lisse de plat-bord, on pouvait tremper la main dans la mer (1).

La capacité du *Castor* était évaluée à cent tonneaux.

Joli navire, d'ailleurs, solide à la vague, fin voilier, et portant fièrement ses mâts, fermes comme l'acier, flexibles comme la baleine.

Il contenait une cale, un entrepont et deux ponts-coupés.

La cale renfermait les provisions et les munitions de guerre.

Dans l'entrepont étaient parqués les proscrits envoyés à la colonie.

Le pont-coupé de la poupe avait pour hôtes le marquis Guillaume de la Roche, le vicomte Jean de Ganay, le pilote locman, Alexis Chedotel et quelques autres.

Le pont-coupé de la proue était affecté au logement des matelots.

Lorsqu'on quitta la rade de Saint-Malo, il y avait à bord du *Castor* quatre-vingt-douze hommes en y comprenant le gouverneur général du Canada et son état-major composé de quelques cadets de familles nobles.

Plusieurs des transportés avaient obtenu du marquis de la Roche la permission de rester sur le pont afin de contempler, aussi longtemps que possible, les rives de cette belle France qu'ils quittaient pour toujours peut-être!—On avait descendu les autres dans l'entrepont, de peur qu'ils gênassent la manœuvre.

Tous cependant auraient bien voulu jouir de la faveur accordée à quelques privilégiés; car si après que fussent leurs natures, si grossiers que fussent leurs appétits, si brisés qu'ils fussent aux fluctuations de la fortune, ils étaient profondément remués par la pensée de ce long voyage si loin, si loin de la patrie.

On dit que l'amour du lieu qui nous vit naître est un préjugé, mais crions-le, oh! crions-le de toutes nos forces, c'est un magnifique préjuré, supérieur, à notre sens, aux plus nobles affections.

Et la preuve, c'est que l'homme délaissera parfois ses parents, sans regret; c'est qu'il abandonnera son épouse et ses enfants, sans remords; c'est qu'il résistera aux rafales de l'adversité comme le roc aux tourbillonnements de la tempête; que la perte de ses biens, des êtres qui lui sont chers

(1.) Lescarbot dit à ce sujet:

“Et pour montrer la petitesse de sa barque (celle de la Roche) et qu'il fallait céder à la fureur du vent, j'ay, plusieurs fois, ouï dire au sieur de Poutrincourt que du bord d'icelle, il se lavait les mains dans la mer.”

ne l'affligera point, mais qu'il gémissait et sanglotait comme une femme, s'il est forcé de dire un éternel adieu à sa patrie.

La patrie, mon Dieu ! comme nous l'aimons, comme nous l'idolâtrons quand fuit rapidement le navire qui nous emporte loin d'elle ! comme alors nous voudrions pouvoir l'atteindre ! comme nos yeux se rivent passionnément à la dernière pointe de rocher qui s'efface dans les vapeurs flottantes à l'horizon ! comme le cœur se serre, à mesure que cette pointe chérie disparaît ! et puis, quand elle s'est perdue tout à fait, quand pour reposer notre regard, il n'y a plus rien, rien devant, derrière, autour de nous, rien que l'immensité de l'air, l'immensité de l'eau... les mains du banni s'élèvent vers le ciel, se croisent désespérément, ses genoux s'affaissent, ses paupières s'humectent de larmes, — le malheureux prie !...

Laissez-le prier, car sa prière est sainte ; elle est pure ; c'est la prière de l'infortuné, la seule qui élève l'âme, la seule qui monte à l'Éternel !

Et la première nuit que l'on passe à bord du vaisseau qui nous arrache à la patrie, et cette première nuit, si vous saviez comme elle est affreuse !...

Ah ! vous qui jamais n'avez quitté le sol où reposent les ossements de vos aïeux, vous qui méconnaissiez vos trésors de tendresse pour ce sol dont parfois vous parlez dédaigneusement, vous tous qui vivez dans votre patrie, faites des vœux afin que la destinée ne vous ravisse point cette bonne mère, si belle, si riche, si généreuse, si indulgente pour ses enfants !

Le souvenir de la patrie nourrit l'exilé, l'espérance de la revoir rafraîchit son front courbé par le malheur et la misère ; mais tout homme, vicieux ou vertueux, n'importe, souffre et pleure en son âme, au moment où la patrie lui échappe.

— Pourvu que je ne meure pas à l'étranger ! murmura-t-il tout bas.

Guyonne, inscrite sous le nom d'Yvon, numéro 40, jouissait de l'avantage octroyé à un petit nombre de ses compagnons.

Debout au pied du grand mât, elle voyait se dissiper insensiblement, comme une brume, les côtes adorées de sa Bretagne, tandis que le soleil épanchait ses flots d'or sur la rade de Saint-Malo et qu'un vent propice enflait les voiles du *Castor*.

Qui pourrait dire quelles étaient les pensées de Guyonne ? car, de temps en temps, une larme silencieuse roulait le long de sa joue, et sa tête se penchait douloureusement sur sa poitrine.

Noble et digne jeune fille, avait-elle trop compté sur son courage et se reprochait-elle déjà son héroïque sacrifice ?

Non ; Guyonne avait l'âme aussi fortement trempée que le corps ; les périls de sa situation ne l'effrayaient pas, le sort qui lui était réservé l'inquiétait peu, mais elle rêvait à la tombe de sa pauvre mère, à cette tombe qu'elle entretenait avec sollicitude, qu'elle ornait chaque jour de fleurs nouvelles, et sur laquelle croîtraient bientôt les ronces et les épines ; elle songeait à son vieux père qui allait être privé de ses soins attentifs ; à son jeune frère, sans guide pour se diriger à travers les écueils de la vie !

Elle songeait, la pauvre Guyonne, à ses amis, à la chanson du soir, à la clochette de sa génisse qu'elle n'entendrait plus, à la chapelle du hameau, à sa chambrette qu'elle ne reverrait peut-être jamais... puis, elle songeait à ce qu'elle ne savait pas, à ce qu'elle ne sentait pas — murmure, bruissement, sentier, corbeille, voix, ustensile de ménage, colifichet de fête, intérieur de famille, patrie.

Devant elle, adossé au mât d'artimon, Jean de Ganay semblait aussi enfoncé dans une profonde méditation.

Ses réflexions étaient pleines d'amertume. N'avait-il pas brisé le lien qui l'attachait au bonheur ? et chaque nœud filé par le *Castor* ne l'éloignait-il pas de celle qu'il aimait ?

D'ailleurs, un pressentiment étrange torturait l'esprit du vicomte. Nonobstant les gages de tendresse qu'il avait reçus de Laure, il doutait qu'elle le payât d'un égal retour.

Toutes ses tentatives pour chasser cet atroce soupçon étaient infructueuses : il revenait sans cesse et l'obsédait comme un cauchemar.

Jean demeura six heures consécutives dans cette situation, immobile, insensible à ce qui l'environnait. Mais, quand la terre eut complètement voilé ses formes blanchâtres, l'écuyer tourna les regards vers l'avant du navire.

Il aperçut le faux Yvon qui n'avait point bougé de place et tâchait de percer l'étendue pour distinguer encore une ligne qui indiquât la patrie.

La sévère beauté du jeune homme sa physionomie intelligente, la douceur de ses traits, la chasteté de son maintien, surprirent l'écuyer au point de l'arracher à sa préoccupation.

Il se demandait déjà par quel hasard ce bel adolescent se trouvait compris parmi les condamnés, lorsque Chédotel, qui commandait un changement d'amures, se précipita brusquement du gaillard d'arrière sur le pont, et, de son porte-voix, asséna un coup violent sur la tête du faux Yvon.

— Veux-tu bien décamper, avorton du diable !

Étourdie par la violence du choc, la jeune fille obéit lentement. Le pilote furieux la repoussa avec tant de rudesse qu'elle alla tomber sur une grosse

chaîne d'amarrage et se meurtrit la face.

— Attrape ! dit Chédotel, en continuant de donner ses ordres.

Cet acte de brutalité révolta Jean de Ganay. Il se disposait à réprimander sévèrement le pilote, lorsqu'il se rappela que le marquis avait investi Chédotel de ses pleins pouvoirs durant le cours de la traversée. Réprimant sa colère, il descendit pour secourir le blessé, qui se relevait le visage inondé de sang.

— Veux-tu que je mande le chirurgien ? dit-il à Guyonne avec compassion.

— Oh ! non, merci, monseigneur, répondit-elle. Un peu d'eau de mer suffira pour sécher ces écorchures.

La douceur de cette voix augmenta l'intérêt que l'écuyer éprouvait pour le proscrit.

Tirant de son pourpoint un foulard de soie, il le lui présenta en disant :

— Essuie-toi avec ceci. Je vais envoyer quérir ce que tu désires.

Guyonne, émue par un sentiment nouveau et inexprimable, n'osait accepter.

— Prends, reprit le vicomte, en lui mettant le mouchoir dans la main.

— Oh ! monseigneur ! fit la jeune fille.

— Bien ; tu parleras de reconnaissance plus tard. Maintenant, conforme-toi à ma volonté.

Le remède de Guyonne eut tout l'effet voulu et bientôt, sauf quelques taches bleuâtres, elle reparut plus charmante, plus fraîche qu'auparavant.

Son grossier accoutrement de laine grise rehaussait, par le contraste même, l'éclat de son teint.

Le vicomte ne put retenir un geste d'admiration.

— Comment te nommes-tu ? lui demanda-t-il en s'appuyant contre le bordage.

— Yvon, pour vous servir, monseigneur, répliqua-t-elle après quelques secondes d'hésitation.

— Yvon, mais j'ai ouï prononcer ce nom-là... Yvon ! De qui étais-tu vassal ?

— De monseigneur de la Roche.

— Ah ! ah ! en effet, je me souviens. Ton père est pêcheur ?

Pêcheur, répéta affirmativement Guyonne.

— Et quel âge as-tu ?

— J'aurai tantôt vingt-cinq ans à la Chandeleur.

— Vingt-cinq ans ? tu en parais dix-sept à peine.

Le changement de côté était à peine opéré qu'une risée violente siffla dans les agrès du *Castor*.

Peu après on entendit un bruit sourd comme le roulement lointain du tonnerre, et le ciel se marbra de taches sombres.

Tous les matelots avaient suspendu

leur flânerie pour courir, qui avait un gouvernail, qui sur les vergues, qu'un cabestan.

—Ferle, ferle tout ! tonnait le portevoy du pilote.

Mais avant que la manœuvre fût exécutée, une seconde bourrasque assaillit le *Castor* par le travers, et il donna une telle bande sur bâbord que les boute-hors des basses vergues plongèrent fort avant dans l'eau.

Cette bascule inattendue précipita le marquis contre le bastingage de la dunette.

Les œuvres-vives du *Castor* craquèrent avec un horrible frissonnement.

—Rentrez, monsieur, dit alors Chedotel au seigneur de la Roche ; rentrez dans la cabine, votre place n'est pas ici !

En disant ces mots, le pilote n'était plus cet homme au visage astucieux et rechigné que nous avons naguère présenté au lecteur ; c'était le marin, dans sa sphère ; le marin qui mesure ses forces à celles de la nature en furie, et ne reconnaît d'autre conseiller que son coup d'œil, d'autre maître que son vouloir.

Sur terre, l'être humain rarement oublie son caractère : sur mer il l'abaisse ou l'exalte au gré des circonstances.

Paresseux, ivrogne, libertin, vil, le matelot est cependant susceptible d'accomplir des prodiges de travail, de continence, de noblesse.

Le commandant d'un navire, bête, stupide dans un temps calme, deviendra un génie dans une tempête. Sa voix dominera celle de l'ouragan, sa volonté domptera la rage des éléments, et sa personne s'incarnera d'une nouvelle vie pour lutter avec les trois formidables ennemis conjurés à sa perte : — l'eau, l'air, le feu !

Semblable à un artiste que l'inspiration embrase, Chedotel, son portevoy d'une main, son astrolabe de l'autre, était grandi de dix coudées.

La mer montait, montait. Les lames d'eau, grosses comme des montagnes, furieuses comme des tigresses déchainées, se ruaient tumultueusement contre la carène et la préceinte du navire.

Les rafales se succédaient avec une rapidité effrayante. On eût dit que le *Castor* dansait une sorte de danse macabre sur l'abîme. Tantôt il s'ensevelissait dans le linceul des flots roulant autour de lui leurs plis humides ; puis, ruisselant d'eau, haletant, il surgissait de son suaire aquatique et recommençait, à travers mille périls, mille naufrages, sa course échevelée.

Toutes les voiles heureusement étaient ployées ; quatre hommes robustes se tenaient à la barre du gouvernail, et Chedotel, ferme à son poste, dirigeait le vaisseau avec l'aisance d'un écuyer habile qui a lancé sa monture

au milieu des ravines, des fondrières et des précipices.

Les matelots oubliaient les dangers de la situation pour admirer le sang-froid vraiment extraordinaire du pilote.

La tourmente sévissait toujours avec une opiniâtreté inquiétante. Il était à craindre que le *Castor* ne vint à toucher un de ces nombreux écueils dont la Manche est si abondamment parsemée.

La nuit approchait à grands pas, et les proscrits, confinés dans l'entrepont, se livraient, sauf le petit nombre de ceux qui avaient déjà voyagé en mer, à toutes les transes de la terreur, lorsqu'un cri terrible mit le comble à leurs angoisses :

—Au feu ! au feu !

Presqu'au même moment Jean de Ganay parut en haut de l'échelle qui descendait à l'intérieur du *Castor*.

—Dix hommes de bonne volonté ! demanda-t-il.

Plus de vingt se jetèrent sur les degrés de l'échelle.

Le vicomte fit rapidement son choix, enjoignit aux élus de monter, et referma le panneau.

Pour exécuter tout cela, il avait dépensé moins de temps que nous pour le dire.

Le feu avait pris aux cuisines, et déjà la caisse de bois qui les contenait était complètement étreinte par le cercle destructeur des flammes, lorsque les dix condamnés arrivèrent sur le tillac.

Le vent redoublait d'impétuosité.

Le *Castor* volait à la cime des flots avec des inclinaisons de roulis et de tangage permettant à peine aux hommes employés aux pompes de garder l'équilibre.

—Accrochez-vous aux haubans et aux cabillots ! leur criait Chedotel, qui, du haut de son banc de quart, suivait sans émoi les mouvements désordonnés de la barque, et déployait une présence d'esprit surprenante dans la multiplication de ses ordres.

Quand parfois une vague, après avoir balayé le pont, menaçait, furieuse, blanche de colère, le gaillard d'arrière, notre pilote roulait son bras autour du mât d'artimon, et, sans courber la tête, sans contraindre une seconde la posture de son corps, continuait de transmettre les commandements nécessaires au salut du navire.

Cependant, l'incendie gagnait du terrain, les pompes mal menées étaient insuffisantes à combattre ses voraces empiètements.

—Je crois que nous sommes flambés ! disait un matelot.

—Frits comme des goujons en poêle, répondait un autre.

—A moins que l'*Érable* ne nous rejoigne d'ici à une heure.

—Ah ! oui, ajoutait un quatrième. Mais avec pareil chassé croisé de vents, je le défie de nous accoster.

—La barre sous le vent ! et vous autres, hardi, hardi aux pompes ! dit à cet instant la voix vibrante de Chedotel.

—Sommes nous donc perdus ? demanda le marquis de la Roche qui était sorti de sa cabine et revenu sur le pont.

—Hum ! répondit Chedotel, perdus ! hum ! ça se peut bien.

—Mais... voulut objecter de la Roche que les sèches paroles du pilote commençaient à impatienter.

—Mais, s'écria celui-ci en frappant du pied, retirez-vous, monsieur, votre présence me gêne, vos questions sont intempestives.

—Qu'est-ce à dire ? fit de la Roche blessé au vif.

—Encore une fois, partez ou j'abandonne la direction du navire.

—Ce ton...

—Mais ne voyez-vous donc pas que chaque seconde que vous me faites perdre compromet notre salut ? dit Chedotel d'une voix sourde en saisissant et secouant dans ses mains le poignet du marquis.

—Manant ! essaya le grand seigneur

Un paquet de mer, gros comme une montagne, fort comme une avalanche, fondant de bâbord vers tribord, en ligne oblique, couvrit à cet instant le foyer de l'incendie, coupa la parole au marquis de la Roche et l'aurait assurément entraîné avec lui, si les muscles d'acier du pilote ne l'eussent disputé à la violence du choc.

Quoique tous les hommes alors sur le pont se tinssent sur leurs gardes, deux d'entre eux arrachés aux étais du mât de misaine par l'irruption des flots disparurent dans l'abîme inexorable :

Without a grave, unknell'd, uncoffin'd and unknown.

Surpris par l'arrivée soudaine de cette lame, Jean de Ganay, qui travaillait aux pompes, n'eut que le loisir de happer un bout de drisse, pour ne pas être précipité pardessus le bastingage ; mais la corde s'étant rompue, le malheureux jeune homme allait périr d'une mort affreuse, quand Guyonne se cramponnant d'une main aux portehaubans, et tendant l'autre à l'écuyer, parvint, grâce à la vigueur extraordinaire dont la nature l'avait douée, à le ramener sur la drome, d'où il put facilement remonter à bord du navire lorsque la lame fut écoulée.

Guyonne alors releva la tête. Ses longs cheveux étaient plaqués contre ses joues, ses vêtements ruisselaient d'eau, mais sur son beau front on lisait le contentement.

Avant de remettre le pied sur le pont, elle fit dévotement le signe de la croix et porta à ses lèvres un petit sachet de cuir, qu'elle avait pendu au cou et qui renfermait probablement une pieuse relique.

—Hum ! ce n'est qu'une sauto de vent, après tout, murmura Chedotel, en remarquant que la pluie commençait à tomber, et que le feu avait été éteint par cette vague énorme qui aurait peut-être englouti le *Castor*, si elle l'eût pris en proue ou en poupe.

De la Roche s'était prosterné et priait en égrenant son chapelet.

Quelques matelots et routiers imitaient cet exemple.

—Debout ! debout, racaille ! leur cria Chedotel d'un ton impérieux ; et vous, monsieur, ajouta-t-il en s'adressant au marquis, je vous somme, au nom de la sécurité de tous ceux qui se trouvent sur ce vaisseau, de rentrer immédiatement dans votre cabine, car vos actes amolissent mon équipage et aggravent notre commune position.

Le seigneur de la Roche s'éloigna sans mot dire. L'imminence du péril auquel l'avait ravi Chedotel, était encore trop fraîche à sa mémoire pour ne pas imposer silence aux murmures de la morgue du haut dignitaire. De ce jour, néanmoins, il voua au pilote une haine mortelle.

Tandis qu'il se retirait, celui-ci, profitant des premiers indices d'une embellie, faisait pour la deuxième fois changer les amures et régler ses basses voiles. A dix heures du soir, le *Castor*, poussé par un bon vent, avait repris ses allures ordinaires et cinglait rapidement vers sa destination. Le ciel s'était dégagé des nuages qui en souillaient l'éclat. Les astres scintillaient au milieu d'une poussière nacrée et l'on n'entendait à bord que les pas de Chedotel arpentant la dunette et le chuchotement de deux matelots qui veillaient au bossoir.

—Notre-Dame de Bon-Secours ! quel fier homme que notre pilote ! disait l'un. As-tu vu, Noël, comme il se tenait ferme à son poste ?

—Quasiment comme une barre de guindeau qu'on aurait clouée au mât d'artimon, répondit l'autre.

—Et sans lui, le marquis de la Roche...

—Ah ! oui, le marquis de la Roche et son expédition étaient joliment enfoncés. Mais tu ne sais pas, Jacques, je n'augure rien de bon pour cette traversée. Pendant la tempête j'ai vu...

—Eh bien ?

—J'ai vu, Jacques, de mes propres yeux vu, comme je te vois, la sorcière d'Ouessant qui planait sur le navire.

—La sorcière d'Ouessant ! répéta Jacques avec une terreur profonde... Sainte mère de Dieu, intercédez pour nous pauvres pêcheurs !

—Il doit y avoir un grand criminel à bord, poursuivit Noël, car jamais la sorcière n'apparaît que pour punir les crimes.

—Si c'était le pilote ?

—Peut-être ! Ne te souviens-tu pas qu'il nous a défendu de prier, alors que nous étions prosternés pour im-

plorer l'appui du ciel ? Et comme il parlait au marquis ! et comme ses yeux lançaient des éclairs ! ça n'est pas naturel.

—Si cet homme était un démon déguisé ?

—Plus bas, Noël, plus bas, répliqua l'homme en se signant.

—J'ai peur...

A cet instant un éclat de rire sarcastique retentit derrière les deux matelots.

## IV

## LE COMPLIT

Quinze jours se sont écoulés depuis le départ de l'expédition pour la Nouvelle-France. A l'exception de la tempête dont nous venons de parler, le temps a presque toujours été favorable.

Le *Castor* et l'*Érable* naviguent dans les mêmes eaux et approchent du banc de Terre-Neuve.

A bord du premier de ces navires, tout semble paisible et souvent le chant des matelots et des proscrits se marie aux murmures des flots ; les joyeuses histoires appellent de bruyants éclats de rire ; et les sombres légendes endorment la durée des heures.

Ce calme toutefois n'est apparent. De même que l'Atlantique sous sa limpidité recèle des gouffres, des colères terribles ; de même sous sa tranquillité, le *Castor* cache des abîmes, des passions épouvantables. Les visages sont gais, mais les cœurs sont tristes ; les bouches prononcent de douces paroles, mais les esprits brassent de sinistres complots ; on prie, on danse, on s'amuse, mais la prière est fautive, la danse est guindée, les amusements forcés. A l'intérieur de la barque fermentent des aliments de discorde : qu'une étincelle jaillisse et le volcan fera son éruption.

Et cependant le *Castor* filait ce soir-là sous la brise comme une bachelette respectueuse devant sa mère, suivant la pittoresque expression du matelot Noël. Ah ! dame, il fallait le voir se cabraut fièrement pour recevoir le baiser des petites vagues écumeuses et déroulant derrière lui un long ruban de moire argentée. C'est qu'il avait fait grande toilette dans l'après-midi, le *Castor* ; il avait bien, ma foi ! toutes voiles dehors depuis ses bonnettes basses jusqu'à celles du perroquet. Et le vent ronflait dans ses larges ailes que c'était plaisir à entendre.

Pourquoi donc alors maître Chedotel, assis près de la table de sa cabane, (1) le coude appuyé sur le dossier d'une chaise, paraissait-il si sombre ? Pour-

(1) Le mot cabine (terme de marine) n'est employé que depuis quelques années seulement. Il a été emprunté à l'anglais *cabin*. Avant, on se servait toujours du terme *cabane* pour désigner la chambrée à bord d'un navire.

quoi le marquis Guillaume de la Roche armait-il ses pistolets dans la cabane voisine ? Pourquoi le vicomte Jean de Ganay parcourait-il la grande chambre en poussant des soupirs brûlants ? Pourquoi Guyonne pleurait-elle silencieusement dans le compartiment séparé qu'elle occupait depuis le lendemain de la tempête ? Pourquoi, enfin, au lieu de dormir, les routiers réunis au pied du grand mât causaient-ils à voix basse dans l'entrepont.

Avant de répondre aux premières questions, écoutons ce que disent les exilés. Peut-être saisirons nous le fil de ce mystère.

—Mes cers amis, zézaie le Marseillais, zé crois qu'il est temps ou jamais de nous débarrasser de cette cliqué de marquis qui nous tient enfermés ici commé des lapins dans une lapinière. Nous prend-il pour des taupès, qu'il ne vent pas que nous voyons la candelle du jour, monsieur le soleil ; et la lampè de la nuit, madamè la lune ? Sandiou ! cela dépassè toutes les bornès de la courtoisie què l'on doit à de braves gens de notre sorte. Pour moi, zè vous assuré, zè m'ennuie dans ce cul de-bassè-fossè, commè une souris en souricière, et zè suis tout disposé à faire faire un plongeon à monseigneur le marquis de la Roche. Qu'en pensè mon ami Tronchard ?

—Moi, répondit le Flamand, par la barbe du bourgmestre, je pense que mon ami Molin a raison et que nous sommes des nigauds de moisir dans cette cabane comme des morues dans une tonne. Il faut en finir, je suis prêt !

—Der Teuffel, objecta un Suisse, mais nous sommes sans armes et...

—Et quoi ? grogna l'Allemand.

—Et, reprit l'autre, sans quelques bonnes escopettes, nous nous ferons hacher comme chair à pâté. Prudence est mère de sûreté, rappelez-le-vous.

—Des armes, por dios ! dit un Basque, ne sommes-nous pas en nombre, et ne pouvons-nous, en un tour de main, nous rendre maîtres de l'équipage ?

—Puis, trou de l'air ! n'avons nous pas chacun un bont de couteau ? ajouta le Provençal.

—Et des bras ? poursuivit le Wurtembergeois en découvrant son torse athlétique.

—Nous sommes soixante contre une trentaine, mordieu ! appuya Molin.

—Tout ça est bel et bon, intervint encore le trembleur, mais...

—Mais ? mais ? tu as toujours des mais, toi, cœur de mouton, riposta Tronchard d'un ton impatient. Allons, vite, que signifie ton mais, ou je l'envoie souper par le sabord avec la gent poissonne ?

Chut ! Nè nous emportons pas, très-cer ami, dit le Marseillais. La colère est une mauvaise conseillère. Causons commè des gens de bonnè compagne.

—Por dios ! reprit le Basque, il est heure de se lancer.

—Oui, oui, exclamèrent plusieurs voix.

—Zè vous approuvè, mes bravès.

—Et après, que ferons-nous ? grommela le Suisse récalcitrant.

Ces paroles tombèrent comme un réfrigérant sur le feu des rebelles.

—Après ? bast ! nous aviserons, répondit insoucieusement Tronchard. Quand le plat est servi, on le mange : rien de plus naturel.

—S'il n'est pas empoisonné ?

—Comment cela ?

—Eh ! supposons que nous ayons dépêché tout l'équipage *ad patres*, le pilote en tête...

—Lè pilotè, bagasse ! cè n'est, Dieu mè pardonné ! pas à lui què nous ménageons unè saucè, bien au contraire, lè pilotè zè l'aimè et l'estimè, moi !

—Bravo, Molin, bravo, por dios ! fit le Basque ; tu as de l'esprit comme un docteur ès-arts, et je te promets une couronne de chanvre, en récompense...

—Nè plaisantons pas, interrompit le Marseillais qui s'était constitué chef du complot. Voici cè què zè proposè. Ouvrez vos oreilles commè des portes-cochères, mes doux agneaux. Nous allons nous munir de tous les morceaux de fer qu'on est susceptible de trouver ici, puis nous forcerons les écoutes, et bellement nous jetterons dix sur lè gaillard d'arrière, tandis què lè restè sè portera sur lè gaillard d'avant. Les derniers s'empareront des matelots. — Mais point de bruit, point de sang, trou de l'air ! — les autres me suivront. Cela vous arrangè-t-il ?

—Oui, fut-il répliqué unanimement.

—Bien, mes adorès bijoux, continua Molin, très-bien ; vous entendez lè mot pour rirè commè des anges ; et zè pensè què nous mitonnerons parfaitement notrè petitè bouille-à-baisse.

—Tout ça ne m'apprend pas ce que nous allons faire, dit le Suisse entêté.

—Per Baccho ! lui répliqua un Sicilien, là où il n'y a plus de chats que font les rats ?

—Ce qu'ils font ?

—Oui, qu'est-ce qu'ils font ?

—Ma foi...

—Ils gouvernent, imbécile.

—Superbe, Pepoli ! ton raisonnement est superbe ; tu vaux ton pesant d'or, s'écria Tronchard. Viens ici que je t'embrasse.

—Ce n'est pas absolument nécessaire ; j'ai des mœurs moi, riposta le susnommé Pepoli, avec un geste de vierge offensé.

—Tout lè mondè est il déterminè ? demanda Molin que ces digressions ennuyaient.

—Oui, hurla tumultueusement la foule des bannis. A mort le marquis de la Roche !

—Silencè ! silencè ! fit le Marseillais en étendant la main ; procédons sans

bruit ; c'est lè seul moyen de réussir. Viens ici, Wolf.

L'Allemand courba sa taille colossale, dont l'élevation dépassait d'un pied au moins la hauteur de l'entrepont, et s'approcha du chef des conjurés.

—Tu vois cè panneau ? dit celui-ci désignant du bout du doigt le couvercle de l'écoute.

Une sorte de grognement traduisit la réponse du géant.

—Eh bien ! trou de l'air, mon bravè, il nous gênè diantrement, cè panneau ! conçois-tu ?

—Oh ! oh ! der Teuffel, dit Wolf, ça n'est pas difficile. Attendez.

Prononçant ces mots, il s'arc-bouta sous la trappe de manière que ses larges épaules en touchaient les extrémités, raidit ses membres inférieurs, et, redressant lentement son échine, fit bientôt voler en éclats les ferrures du lourd lambris. Un craquement et un "ouf" de satisfaction annoncèrent cette victoire.

Le clapotis des vagues contre la membrure du *Castor* avait étouffé le bruit de l'effraction.

Pendant que cet orage terrible s'annonçait dans l'entrepont, Chedotel était en proie à une lutte non moins terrible. Ses cheveux se dressaient sur sa tête, de grosses gouttes de sueur découlaient de son front, et ses ongles labouraient sa poitrine. Tout à coup, il parut s'armer d'une résolution désespérée. Son visage se marbra de taches livides et cramoisies, ses yeux s'injectèrent de sang, et la respiration fiévreuse, les jambes comme celles d'un homme ivre, il sortit de sa cabane et se dirigea vers celle de Guyonne.

Étendue tout habillée sur son cadre, la jeune fille s'était assoupie. Une lampe fumeuse éclairait à demi. Chedotel tremblait si fort en entrant chez elle qu'il fut obligé de s'appuyer à la boiserie pour ne pas tomber. Là, il eut une minute d'hésitation : son cœur battait à rompre sa poitrine ; ses prunelles couvaient Guyonne comme le serpent couve du regard la colombe qu'il veut fasciner, et les veines de son visage gonflées par les passions semblaient près d'éclater.

Frappé par les rayons blafards de la lampe, le profil du pilote était effrayant à voir ! on aurait dit un de ces démons dont on retrouve les horribles figures sculptées dans le granit des vieilles basiliques du moyen âge.

Soudain le faux Yvon s'agita faiblement sur sa couche, son bras s'arrondit autour de son cou charmant, un suave sourire fleurit sur ses lèvres demi-closes qui laissèrent voltiger le nom "Jean !"

Aussitôt l'indécision de Chedotel cessa, une ivresse aveugle s'empara de lui : il éteignit la lumière et se dirigeait vers elle, quand des impréca-

tions affreuses retentirent au-dessus de la cabane :

—Mort au marquis de la Roche ! mort au marquis de la Roche !

## V

## RÉVOLTE A BORD.

L'enfer, par soixante bouches, hurlait : "Mort, mort au marquis de la Roche !" et l'immensité de Dieu répondait, de sa voix solennelle : "Mort au marquis de la Roche !"

La nuit était toujours belle et radieuse comme une vierge en un jour de fête, et le *Castor* sillait allègrement, sans plus de souci de ces vociférations épouvantables que l'aigle des rugissements de l'orage.

Sur terre, une révolte a toujours en elle quelque chose qui inspire un effroi secret, mais sur mer, une révolte commande la terreur. — Sur terre on peut fuir la révolte, on peut l'arrêter, la comprimer par mille moyens divers ; sur mer la fuite est impossible : l'abîme est sous vos pas, l'inconnu sur vos têtes, la mort autour de vous ! il faut affronter la révolte, la braver, la pulvériser par la force qui l'a fait naître, — par la force de l'esprit, ou.. se livrer à sa furie !

Oh ! c'est un affreux cataclysme, allez, qu'une révolte à bord d'un navire !

Regardez ! Mille clartés fulgurantes, rouges comme le soleil s'éteignant dans les noires colères d'une prochaine tempête, entre-choquent leurs flammes fumeuses sur le pont du *Castor* et répandent sur le vaisseau des teintes aussi lugubres que celles d'un immense incendie. A la lueur de ce brasier apparaissent des figures étranges, des types sauvages, qu'on croirait vomis par le sombre empire dans un accès de fureur. Et ces hommes brandissent d'une main une torche, de l'autre des avirons, des barres de bois ou de fer, des anneaux de chaîne, des instruments de toute espèce ! Au loin, on les prendrait pour une assemblée satanique s'appêtant à quelque orgie infernale.

Ils surgissent tumultueusement du *Castor*, essaient autour du grand mât, et, se divisant en deux bandes, se jettent l'une, conduite par l'Allemand Wolf, vers l'avant qu'occupent les matelots ; l'autre, conduite par le Marseillais Molin, vers l'arrière qu'occupent le marquis Guillaume de la Roche et sa suite.

Déjà l'homme de quart au gouvernail, intimidé par l'explosion de la révolte, abandonne son poste pour chercher un refuge dans les hunes ; déjà la barque, laissée sans direction au souffle des vents, roule sur elle-même et menace de chavirer, lorsque Chedotel débouche sur le tillac.

Guillaume de la Roche, Jean de Ga

nay, plusieurs autres gentilshommes et Guyonne y arrivent en même temps que lui.

—Mort au marquis ! mort au marquis ! glapit la voix perçante de Molin.

Et un sinistre écho répond : mort au marquis ! mort au marquis !

—Par le Christ ! nous tombons à la bande, s'écrie Chedotel, remarquant que le *Castor* venait au vent et que la grande voile était à demie fascillée.

Et aussitôt il courut à la barre et lui imprima un vigoureux mouvement. Peu à peu le navire se redressa et continua sa marche première.

Pendant ce temps, de la Roche apostrophait les rebelles :

—Retirez-vous, chiens ! ou je vous fais tous pendre haut et court à la grande vergue pour servir de pâture aux goélands !

Cette première sommation fut couverte par les mugissements de l'insurrection.

—Vous ne comprenez point ce langage, poursuit le marquis, eh bien ! vous comprendrez peut-être mieux ceui-ci.

En prononçant ces mots, il fit feu d'un des pistolets qu'il tenait à la main.

—Par la barbe de mon respectable bourgmestre, je crois que j'ai reçu l'autout, dit Tronchard, en étendant les bras et s'étalant la face contre le pont.

Frappée de crainte, la foule des insurgés recula, mais pour revenir promptement, électrisée par le cri de son chef :

—Bagasse ! allez-vous battre en retraite maintenant comme des moutons galeux ! Vengeons notre ami Tronchard sur ce ruslan de marquis et sa satanée compagnie.

—Oui, por Dios, reprit le Basque, vengeons-nous, vengeons-nous, compains !

Les clameurs retentissaient de plus en plus. Il sembla que le *Castor* eût été transformé en un pandemonium. Poussé par la marée humaine qui montait toujours derrière lui, Molin se vit tout à coup transporté sur la dunette, à deux pieds de de la Roche. Le premier était muni d'un long coutelas dont la lame dardait de fauves étincelles à la lueur des flambeaux. Guillaume de la Roche, occupé tout entier par l'attitude des rebelles, n'avait point observé l'évolution de son ennemi. Les yeux de Molin brillèrent comme des escarboucles, et il se rua sur le marquis. Mais avant qu'il eût pu perpétrer l'homicide qu'il projetait, un coup de hache énergiquement appliqué faisait sauter son bras que soulevait une intention meurtrière. La douleur arracha un rauquement au bandit :

—Ah ! murmura-t-il en apercevant Guyonne, c'est toi qui m'as démanché, gringalet ; troune de l'air, tu as le poignet solide, mon jouvenceau... mais...

Il s'évanouit dans une mare de sang. Une décharge de mousqueterie appe-

la, en ce moment, l'esprit des assaillants. Cette décharge était partie de la proue où les matelots soutenaient un rude assaut contre Wolf et les siens.

Voici ce qui s'était passé :

Au premier signal de l'émeute, l'homme du bossoir avait lancé un cri d'alarme. Tous les matelots alors, quittant leurs hamacs, avait saisi les armes les plus à leur portée. Puis, sur l'ordre du maître d'équipage, ils s'étaient formés en bataille, et avaient attendu en silence que les rebelles eussent enfoncé la porte de leur cabane pour les accueillir par un feu croisé. Pareille réception était bien capable de dérouter les gens incertains qui avaient espéré que les matelots, loin de s'opposer à leur entreprise, se joindraient à eux. Cinq victimes que leur fit cette mousqueterie achevèrent de les consterner. Les uns se replièrent confusément sur la troupe commandée par Molin, d'autres coururent se réfugier dans l'entrepont, d'autres enfin, et le Wurtembergeois Wolf à leur tête, tentèrent de forcer le retranchement des marins.

Le désordre était à son comble sur le pont du *Castor* ; car, dans la mêlée, la plupart des torches avaient été éteintes et les ténèbres de la nuit commençaient à reconquérir leur prédominance sur la clarté qui un instant les avait vaincues. Quelques bouts de corde goudronnée, oubliés par les héros de ce drame, agonisaient encore ça et là le long du bordage et disputaient leur faible rayonnement au retour de l'obscurité.

—Un falot ! s'écria le marquis.

Guyonne descendit à la cambuse et revint avec l'objet demandé. De la Roche alluma une mèche, et s'approchant d'un pierrier que Jean de Ganay venait de braquer contre les conjurés :

—A présent, dit-il, rentrez tous dans l'entrepont ou je mets le feu à cette pièce.

Son geste, son accent étaient irrésistibles. Doubter qu'il fût prêt à accomplir sa détermination eût été folie. Les rebelles obéirent en silence, à l'exception de Wolf, Pepoli et cinq ou six autres. Ceux-ci, au surplus, n'avaient pas entendu l'injonction, mais l'eussent-ils entendu, que probablement ils n'en auraient pas tenu compte. S'étant rués contre les matelots avant qu'ils eussent eu le loisir de recharger leurs mousquetons, ils s'escrimaient avec eux d'estoc et de taille. Pour toute arme, le géant allemand n'avait qu'une barre de cabestan, mais il s'en servait, comme d'une massue, avec tant d'adresse que chacun de ses coups équivalait à un passeport pour l'éternité. De son côté, le Sicilien faisait merveille avec un sabre d'abordage, ramassé durant la bagarre. Leurs autres compagnons les secondaient dignement, et la victoire aurait pu tourner en faveur des proscrits

sans la lâcheté du plus grand nombre. —A toi, brigand, der Teuffel ! dit Wolf en levant sa redoutable barre sur le crâne du maître d'équipage.

—Et à toi, vilaine caboche carrée ! dit tout à coup en s'agenouillant dans le hamac où il s'était tenu caché, un mousse qui déchargea son pistolet au milieu du visage de l'Hercule.

—Der Teuffel !... essaya encore le colosse en tombant à la renverse.

Ce fut son dernier soupir. Avec lui expira la révolte.

## VI

### EXÉCUTION.

Le lendemain, dans l'après-midi, le *Castor* présentait un triste spectacle.

Pourtant la journée était belle, le firmament pur et serein, le soleil vivifiant et chaud. La grandeur de Dieu se déployait dans toute sa magnificence autour du navire, mais le contraste même de ces majestueuses beautés ajoutait à la mélancolie de la scène que nous allons décrire.

Assis sur une estrade, revêtu de son costume de gouverneur général du Canada, et ayant à sa droite le pilote Chedotel, à sa gauche le vicomte Jean de Ganay, le marquis Guillaume de la Roche promène sur l'Océan un regard attristé. A ses pieds, enchaînés deux à deux, et entourés de marins le mousquet chargé, se tiennent tous les proscrits, à l'exception du faux Yvon. Au-dessus de leurs têtes, accrochés aux vergues se balancent huit cadavres, parmi lesquels on remarque ceux du Flamand Tronchard et de l'Allemand Wolf.

Des oiseaux de proie planent sur le navire en déchirant l'air de cris perçants, et dans la traînée d'écume que le *Castor* laisse en creusant son sillon, on peut distinguer à de rares intervalles un corps noirâtre, squammeux, suivant la barque avec une persistance opiniâtre.

C'est un requin qui flaire la mort.

A deux heures, un roulement de tambour se fait entendre ; dès lors les conversations à mi-voix, les chuchotements cessent : tous les yeux se dirigent vers une écouteille placée sous l'accastillage de proue. D'abord on voit sortir le Sicilien Pepoli, les poignets liés derrière le dos, puis le Marseillais Molin porté par deux matelots, et définitivement le Basque et un Bourguignon nommé François, dit le *Buveur*.

Molin, malgré la perte de son bras droit, a toute sa connaissance. Ses traits contractés par la souffrance expriment toujours la fierté, et un sourire sardonique joue au coin de ses lèvres décolorées.

Pepoli et François dit le *Buveur*, font assaut de quolibets,

—Corde pour corde, il me fallait

toujours finir par une corde, dit le premier. Mais sur mon âme je n'imaginai pas que j'aurais la chance de mourir entre les bras d'une vierge !

— De fait, appela le second, voici du chanvre qui fait honneur au champ qui l'a produit.

— Et au tisserand qui l'a tissé.

— Vois donc un peu, Pepoli, comme ce brave Wolf tire la langue là-haut. Dirait-on pas qu'il attend la chute d'une breuse de bière pour se désaltérer !

— Ivrogne d'Allemand, va !

— Et cet animal de Tronchard qui se fait éventrer par les oiseaux du ciel.

— Le gros voluptueux !

Un deuxième roulement de tambour mit fin à ces ignobles plaisanteries.

De la Roche se leva et manda :—

— Nos. 31, 43, 50.

— Présents, répliquèrent tour à tour Molin, Pepoli et François.

— Vous êtes condamnés tous trois à être pendus, reprit le marquis. Recommandez vos âmes à Dieu ! vous avez une demi-heure ! Que cet exemple serve de leçon à ceux qui tenteraient désormais de se révolter contre mon autorité.

A l'audition de cette sentence inexorable, un tressaillement de frayeur parcourut la foule des bannis. Seules les victimes ne manifestèrent aucun émoi.

— Voilà ce que j'appelle de la précision, dit Pepoli.

— Et moi ce que j'appelle ne pas faire languir les gens, ajouta François.

— Por Dios, il y a longtemps que j'avais envie de tailler une bavette avec monsieur Satanas. Comme ça se rencontre !

— Saint Bacchus, mon divin patron, faites que le vin soit là-bas aussi généreux qu'en notre Bourgogne, ajouta François.

— Trou de l'air, pensa le Marseillais, zé mé doutais bien que zé né ferais jamais la bouille-à-baisse dans cette maudite galère de Canada.

Un troisième roulement de tambour annonça que l'heure fatale avait sonné. Tous les exilés se mirent à genoux et deux minutes après un grincement de poulie, un croassement des oiseaux de proie épouvantés, quelques sons inarticulés, tintaient le glas funèbre des trois criminels.

Pourtant la journée était belle, le firmament pur et serein, le soleil vivifiant et chaud, et la grandeur de Dieu se déployait dans toute sa magnificence autour du navire !

## VII

### L'AMOUR D'UNE POISSONNIÈRE ET L'AMOUR D'UN PILOTE.

Revenons à quelques-uns de nos principaux personnages que les incidents précédemment racontés nous ont

forcés de laisser dans une sorte de pénombre.

On se souvient, sans doute, que dans une tempête, Guyonne avait sauvé la vie au vicomte de Ganay ; on se souvient également que, pendant la révolte, elle avait aussi sauvé la vie à Guillaume de la Roche. Ces deux traits vous ont prouvé qu'à l'héroïsme du cœur, la belle-fille de Perrin unissait l'héroïsme du courage et du sang-froid : trinité de vertus malheureusement trop peu communes chez les hommes.

Le vicomte et le marquis payèrent l'un après l'autre, au prétendu Yvon la dette de leur reconnaissance : le premier en l'admettant parmi les serviteurs du château de poupe (ainsi se nommait à cette époque, l'arrière d'un navire) ; le second en rendant hommage à sa bravoure devant tout l'équipage et en lui promettant de le ramener libre en France.

La jeune fille s'était donc acquise une position meilleure que celle qu'elle aurait jamais osé espérer, et elle pouvait considérer l'avenir sans grande appréhension. Mais la fortune fait bien souvent les choses à demi. En nous donnant à pleines mains d'un côté, elle nous rogne, en gloutonne, notre part de bonheur de l'autre. Deux passions se partageaient déjà les pensées de Guyonne : elle aimait le vicomte Jean de Ganay, elle haïssait le pilote Chedotel.

Ces deux passions avaient pris naissance en même temps dans son cœur, s'y étaient enracinées ensemble et avaient grandi en s'appuyant l'une sur l'autre.

Le jour de l'embarquement, Chedotel avait brutalisé la jeune fille, Jean de Ganay l'avait prise sous sa protection : tel était le point de départ de ce double sentiment. Depuis, le contraste l'avait cimenté et un événement que nous ne tarderons pas à faire connaître l'avait porté à son comble.

D'abord, Guyonne se méprit sur la nature de son penchant pour l'écuyer. Elle crut que c'était le résultat d'une vive gratitude ; mais elle avait passé l'âge où l'on s'ignore soi-même ; si son âme était restée vierge de toute tendresse étrangère à la famille, une intelligence pénétrante lui avait enseigné à chercher et à trouver la cause de ce qu'elle éprouvait. Guyonne discerna donc promptement que l'amour seul lui faisait craindre et désirer la présence de Jean de Ganay ; que l'amour empourrait ses joues lorsqu'il lui adressait la parole, et faisait trembler sa voix lorsqu'elle lui répondait.

Cette découverte la remplit d'épouvante.

Quel intervalle infranchissable la séparait, elle, pauvre fille d'un pêcheur, d'un serf, de l'opulent vicomte de Ganay, fils d'un des plus puissants seigneurs de la basse Bourgogne ! comment combler cet abîme ! Y songer,

n'eût-ce pas été le comble de la démesure ! D'ailleurs, Jean n'en aimait-il pas une autre, la belle Laure de Kerskoën, la châtelaine aux nombreux vassaux, la beauté sans rivale, la perle bretonne ?... Vraiment, vraiment elle eût été bien impudemment effrontée la jeune fille, bachellette ou damoiselle, qui eût élevé ses prétentions jusqu'à la main de l'écuyer de monseigneur de la Roche !

Hélas ! l'amour a beau raisonner ; quand l'objet qui l'excite en est digne, plus il accumule de persuasions pour s'étouffer lui-même, plus il prend de vie et de consistance. Moins il a de raison, d'être et plus il est ; plus grandes seront les distances sociales creusées entre le mobile et le moteur, et plus grande sera la force d'attraction du premier vers l'autre.

Guyonne demanda un remède à la prière ; la prière enflamma son imagination et exalta son amour. Mais le cours de cet amour fut changé. Elle résolut de se dévouer à la félicité du jeune homme. Cette détermination rétablit le calme dans son âme, sans toutefois y établir une paix éternelle. Pour but, elle s'imposa le sacrifice ; pour horizon, elle entrevit la volupté de la douleur concentrée. Elle s'accoutuma même à l'idée de servir un jour la femme du vicomte, en qualité de domestique, et d'élever leurs enfants. Certainement il fallait une piété robuste et un caractère solidement trempé pour se consacrer à un pareil martyre ; mais, nous l'avons déjà dit, Guyonne était le type de la volonté morale incarnée. Il y a des consciences sûres d'elles-mêmes qui défient le mal de jamais entamer le bouclier qu'elles ont opposé à ses assauts.

Qu'on ne s'étonne pas, du reste, qu'en deux semaines l'amour de la poissonnière pour le vicomte eût pris d'aussi vastes proportions. En mer, le cercle des impressions est rétréci, tous les mouvements du cœur sont, à cause de cela même, bien plus violents, et la plus chétive circonstance acquiert sur nos facultés l'importance d'un véritable événement.

Le vicomte de Ganay ignorait tout, et le sexe de son libérateur, et la flamme qu'il avait allumée dans son sein. Peut-être que si un autre amour ne l'eût pas embrasé, il se serait étonné de certains mouvements d'Yvon ; peut-être aurait-il remarqué que, parfois, quand il croyait ne pas être vu, il attachait sur lui ses grands yeux humides de langueur ; mais l'image de Laure s'interposait toujours entre l'écuyer et le prétendu routier et jamais il ne lui vint à la pensée qu'un cœur de jeune fille aimante battait sous cet accoutrement masculin. Néanmoins, l'ayant un jour surprise, prosternée devant un crucifix et dans une attitude de dévotion qui attestait des sentiments

religieux excessifs, il ne put s'empêcher de lui dire :

—Tu crois donc en Dieu ?

—En Dieu, monseigneur ! et qui refuserait d'y croire ?

—Trop d'ingrats, répondit l'écuyer. Mais quand on croit en Dieu, on craint de l'offenser.

—Aussi est-ce ma crainte la plus vive.

Jean de Ganay sourit, et ce sourire fit monter le pourpre aux joues de la jeune fille.

—Comment, reprit le vicomte, alliestu la crainte de Dieu à tes relations avec des misérables perdus de vices et de débauchés ?

A cette question, le visage de Guyonne passa du pourpre au cramoisi et des larmes brûlantes étincelèrent au coin de sa paupière.

—C'est d'autant plus étrange, poursuivit le gentilhomme, que tu appartiens à une famille honnête, au milieu de laquelle tu aurais dû sucer que de bons principes.

On conçoit le coup que porta à la pauvre Guyonne cette accusation, malheureusement justifiée par les apparences. Incapable de se contenir davantage, elle éclata en sanglots.

—Allons, ne pleure pas, enfant, dit le vicomte, interprétant maladroitement l'expression de son affliction ; sache te repentir et Dieu te pardonnera, comme ceux que tu as offensés sur cette terre t'ont déjà pardonné.

Un pénible soupir fut toute la réponse de la pauvre fille.

L'inculpation qui pesait sur sa tête n'était cependant que le plus minime de ses chagrins ; elle avait une croix plus lourde à porter : son aversion pour Chedotel et la passion insensée de ce dernier pour elle.

Cette passion était née le jour même du départ.

Il importe, pour l'intelligence de notre narration, de relater ici quelques événements antérieurs.

Jean de Ganay arraché à la mort par Guyonne, les vêtements du libérateur et du libéré se trouvaient trempés d'eau. L'écuyer ayant changé de costume, fit donner un autre uniforme au faux Yvon. Celui-ci s'empressa de se dépouiller de ses habits humides pour endosser ceux que lui avait apportés le valet du vicomte. Le troc opéré, Guyonne remonta sur le pont, afin d'étendre son sarrau pour qu'il séchât à la brise du soir. Une poche de ce sarrau contenait le billet de Jean de Ganay pour visiter son frère Yvon à la prison de Saint-Malo. Par hasard, cette poche, qui portait simplement le nom de la solliciteuse écrit à l'encre rouge et un cachet aux armes du vicomte de Ganay, par hasard, disons-nous, cette poche vint à tomber de la poche qui la recérait sur une vergue de rechange, où elle resta toute la nuit. Le lendemain matin Chedotel, en faisant laver

le pont, aperçut l'objet, le ramassa, et laissa échapper un blasphème en voyant ce qu'il renfermait. A ce moment, Guyonne revenait chercher son sarrau. Maître Chedotel fut frappé de sa bonne tournure et de sa beauté, dont certaines apparences décelaient une nature féminine. Rapprochant alors ses propres remarques du nom qu'il avait lu sur la passe, il conçut quelques soupçons. L'espionnage lui coûtait peu, il épia le proscrit déguisé et le soir même ses soupçons étaient justifiés. Il connaissait le sexe du numéro 40.

L'idée d'un sentiment généreux ne saurait pas plus germer dans certaines âmes qu'un grain de blé dans du sable ; et Chedotel avait une de ces âmes-là. Guyonne ne pouvait être suivant lui, qu'une triande qui, fatiguée de courir les bouges de Nantes et Saint-Malo, avait voulu transporter sa misérable existence et ses faveurs banales dans un autre hémisphère. Le premier mouvement du pilote fut d'avertir Guillaume de la Roche, afin d'éviter par une incarcération immédiate de la donzelle les désordres que causerait sa présence, si elle venait à être divulguée. Puis une réflexion l'arrêta :

—Hum ! fit-il en hochant la tête, ce n'est pas une laideron, Dieu me pardonne ! Il y a des formes appétissantes, hum ! si nous nous réservions cette poulette...

Un sourire lubrique et un claquement de langue contre le palais achevèrent la pensée de Chedotel. Mais il ne tarda guère à s'apercevoir qu'il s'était étrangement abusé sur le compte de la jeune fille. A ses infâmes propositions, elle répondit avec une fermeté qui le stupéfia. La résistance transforma le caprice en passion, la passion en délire. Nous ne rapporterons ni ses promesses, ni ses menaces à Guyonne. On a vu de quel crime Chedotel se serait rendu coupable pour assouvir sa brutalité si l'insurrection des condamnés n'avait fait échouer cet odieux attentat. Il est maintenant aisé de concevoir la haine de Guyonne pour le pilote. N'eût-elle pas aimé Jean de Ganay de cet amour enthousiaste et pur que nous avons essayé de peindre, que la sensualité de Chedotel l'eût révoltée. Indifférent, cet homme, brute à face humaine, ne pouvait inspirer que le mépris : mais qu'il aimât ou qu'il détestât, il devait inspirer une haine, un dégoût invincibles.

Pauvre Guyonne ! elle s'en voulait souvent de l'aversion que lui causait ce monstre : oui, une heure après la rébellion des bannis, la sainte jeune fille implorait Dieu en faveur du scélérat dont elle avait failli devenir victime ! Sa situation était affreuse : aimer et ne pas être connue, détester et être aimée !

Il y a des tortures morales plus cruelles mille fois que les tortures physiques !

Et songer que broyée entre les roues

de ce double cylindre qui l'attiraient en sens inverse, elle ne pouvait ouvrir la bouche que pour crier grâce ou merci !

## VIII

## DISETTE.

Il semblait que le malheur eût étendu son aile noire sur l'expédition du marquis de la Roche, comme sur la plupart des expéditions du même genre qui l'avaient précédée. Autant la découverte et la colonisation de l'Amérique du Sud fut favorisée de la fortune, autant celle de l'Amérique septentrionale fut maltraitée par le sort.

Qu'on ne s'étonne pas si la monarchie française apporta si grande négligence, pour ne pas dire mauvaise volonté, à fonder des établissements sur les bords du Saint-Laurent. Lorsque Cartier partit de Saint-Malo, le 20 avril 1534, pour reconnaître le Labrador, on pensait généralement qu'à l'exemple de Colomb, Cortès, Vespuce, Pizarre, etc., il planterait le drapeau de son roi sur des pays riches en mines d'or ou d'argent ; mais, quand, à son retour, il ne ramena que des matelots chagrins, épuisés, qui n'avaient trouvé, disaient-ils, "que noires forêts, neiges profondes, glaces épaisses," François 1er en conçut un tel dépit qu'il refusa d'accorder au hardi navigateur une audience particulière. Grâces, cependant, aux sollicitations de Philippe de Chabot, Charles de Mouy et quelques autres seigneurs, Cartier put recommencer ses explorations l'année suivante. On sait que de dangers il affronta dans le cours de ce deuxième voyage, qui amena la découverte de la contrée désignée depuis sous le nom général de Canada ; on sait aussi quel terrible hiver les aventuriers passèrent sur les bords de la rivière Saint-Charles, et quel concert de malédictions salua le débarquement de leur chef en France, où il se hâta de revenir vers le printemps suivant. Certains auteurs, Champlain entre autres, prétendent qu'il fut dégoûté par cet échec ; cela n'est pas probable ; s'il conçut quelque dégoût, ce ne fut point parce qu'il n'avait pas réussi au gré de son désir, car il avait l'âme trop fortement trempée pour se laisser abattre par les revers, et l'esprit trop élevé pour ne pas comprendre quelle source de richesses il avait léguées à la postérité ; mais parce que des intrigants ignares et jaloux le deservaient auprès de la cour, et parce que son méconnaissance des bienfaits que son audace opiniâtre acquérait à la patrie.

Quoi qu'il en soit, comme le dit Charlevoix, "il eut beau vanter le "pays qu'il avait découvert, le peu "qu'il en rapporta, et le triste état où "ses gens y avaient été réduits par le "froid et par le scorbut, persuadèrent

« à la plupart qu'il ne serait jamais d'aucune utilité à la France. On insista principalement sur ce qu'il n'y avait vu aucune apparence de mines; car alors, plus encore qu'aujourd'hui, une terre étrangère qui ne produisait ni or ni argent n'était comptée pour rien. »

Néanmoins, quatre ans après, en 1540, Cartier triomphe des difficultés et remet à la voile en compagnie de François de la Roche, seigneur de Roberval. Cette expédition n'a pas plus de bonheur que ses aînées. L'hiver, la famine décime les rangs des colons, et Jacques Cartier disparaît du théâtre de l'histoire.

Les querelles politiques, les dissensions religieuses firent oublier l'Amérique septentrionale jusqu'en 1549. A cette époque, Roberval, alléché par sa première tentative, affréta un navire et marcha sur les traces de son devancier; mais le vaisseau se perdit corps et biens, et l'on n'en entendit plus parler.

Cela suffit pour détourner l'attention publique du projet qui l'avait occupée pendant quelque temps. Un demi-siècle environ s'écoula avant qu'on y songeât de nouveau.

Nous nous assistâmes au départ de de la Roche, nous l'avons vu, aidé de Chedotel, lutter avec la furie des éléments et des hommes; maintenant nous allons le voir se roidir contre un fléau plus redoutable, contre la disette.

Le *Castor* n'avait emporté des vivres que pour cinquante jours; il comptait sur l'*Érable*, dont la cargaison renfermait un vaste approvisionnement de munitions de toute espèce. Mais, battu par la tempête, le *Castor* dévia de sa route, et quarante jours s'étaient déjà écoulés sans que l'on aperçut un signe de la terre. Pour comble d'infortune, on avait perdu l'*Érable* dans une tourmente. Il fallut diminuer les rations d'eau, et bientôt après les rations de farine. Ces mesures, que commandait une impérieuse nécessité, ne s'accomplirent pas sans soulever les mécontentements des proscrits, mais le supplice des meneurs de la première révolte les avait trop intimidés pour qu'ils osassent se révolter une seconde fois. D'ailleurs, ils avaient que le marquis et son état-major partageaient leurs misères; c'était assez pour arrêter les plus séditieux. L'homme est ainsi fait: il souffre volontiers avec ceux qui souffrent et ne pardonne pas ses privations quand il voit des gens qui nagent dans l'abondance.

Toute notre existence s'écoule à forger des spéculations sur la comparaison.

La tristesse étendait donc son crêpe au-dessus du *Castor*; on ne rencontrait que visages amaigris, décharnés; on n'entendait que plaintes étouffées.

Guillaume de la Roche sortait rarement du château de poupe; il crai-

gnait que sa physionomie soucieuse ne trahit les secrètes angoisses qui l'agitaient, et consumait les heures dans la prière et la méditation. Jean de Ganay n'était pas moins sombre que son maître. A mesure que la position se faisait plus critique, l'écuyer regrettait davantage d'avoir quitté le doux ciel de la France. Il songeait à l'idole de ses pensées. De sinistres pressentiments le mordaient au cœur comme des aspics. Mille circonstances passées inaperçues, alors que les rayons des beaux yeux de Laure l'aveuglaient, se pressaient à sa mémoire. Tantôt, ne se sentant pas aimé, il rugissait de douleur; tantôt, croyant son amour partagé, il pleurait la folie qui l'avait poussé loin de l'objet de ses feux; puis à ces poignantes émotions se joignait le souvenir de sa Bourgogne chérie, au climat si tempéré, aux pampres si verts, au soleil si pur! Il revoyait le manoir où s'étaient écoulées son enfance et sa première jeunesse; il s'asseyait sous le manteau de la grande cheminée, écoutait le récit des exploits de ses braves aïeux, appuyait sa tête sur les genoux de sa mère et s'endormait au chant d'une caressante romance. Enfin, comme c'est l'ordinaire, plus la félicité paraissait près de lui échapper, plus il s'attachait à elle en respirant le parfum des fleurs qu'elle avait semées çà et là sur son passage. Souvent il cherchait dans la Bible un remède contre l'affliction; mais les saintes Écritures ne l'impressionnaient plus comme autrefois. Il trouvait leurs paraboles monotones et obscures, leurs conseils froids et sentencieux, leur morale sèche et aride. Jean de Ganay n'était plus que l'ombre de lui-même.

Deux de nos personnages seulement avaient conservé le calme et la force indispensables pour défier l'adversité. C'étaient Guyonne et Chedotel. Élevée côte à côte avec le dénûment, ayant fréquemment rongé sa faim, la sœur d'Yvon ne ressentait pas comme ses compagnons ce besoin de nourriture qui croît par les entraves mêmes qui s'opposent à sa satisfaction; et, bien que les déportés fussent réduits à quelques onces de biscuit et de viande salée par jour, elle était aussi fraîche, aussi sereine que lors du départ de Saint-Malo. Pourtant son âme était en proie à d'incessantes tortures, surtout depuis qu'elle constatait le dépérissement du vicomte de Ganay; mais la vigueur de sa constitution n'avait point été ébranlée, et ses gais propos, ses pieuses exhortations ranimaient souvent les misérables à qui elle avait volontairement lié sa destinée.

Quant au pilote, tel il était au commencement de ce récit, tel il était encore au plus fort de la disette: dur, hargneux, moqueur, méchant comme le génie du mal. Ne pouvant assouvir sur Guyonne ses infâmes désirs, il avait résolu de se venger. Mais Che-

dotel n'était pas homme à se venger d'une façon vulgaire. Il voulait une vengeance atroce, épouvantable.

Un matin, après avoir relevé le méridien et observé que le *Castor* approchait des 42° longitude et 53° latitude, un sourire méchant vint effleurer le coin de ses lèvres.

—Hum! hum! fit-il avec le claquement de langue qui lui était particulier, m'est avis que voici sonner l'heure de jouer beau tour de mon invention à cette pécore qui fait tant la sucrée. Ah! vous avez voulu rogner les griffes du chat, ma mignonne! hum! gare au coup de patte! il vous en cuira!

Et le pilote, ayant donné quelques instructions relatives à la manœuvre, se rendit immédiatement près du marquis de la Roche. Celui-ci était en conférence avec ses officiers, au nombre desquels figurait Jean de Ganay. Chedotel s'avança vers eux en affectant un air consterné.

—Qu'est-ce encore? s'écria le seigneur de la Roche; le courroux du ciel ne cessera-t-il de s'appesantir sur son humble serviteur?

—Hum! répondit Chedotel. En mer, on doit s'attendre à tout. Le fait est que jamais je n'eus moins de chance qu'en cette occasion.

—Mais qu'y a-t-il? parlez! reprit le marquis.

Les regards des assistants interrogèrent avidement le visage de Chedotel.

—Vraiment, dit-il, à moins que ce damné *Érable* ne nous rallie, nous courons risque...

—Eh bien?

—Hum! c'est dur à digérer, quoique tous, nous ayons l'estomac aussi souple que des vessies dégonflées.

—Pas de plaisanteries en ma présence! s'écria hautainement Guillaume de la Roche. Maître pilote, je vous enjoins de parler et de ne me taire rien.

—Hum! répliqua Chedotel sans s'émouvoir, je ne vous croyais pas si pressé d'apprendre une mauvaise nouvelle, monseigneur; mais puisque vous le souhaitez, je me sou mets à votre volonté! Le calier m'a assuré que nous n'avions plus qu'une barrique d'eau.

—Plus qu'une barrique d'eau! exclamèrent les assistants.

—Une seule, hélas! répartit Chedotel, en pesant sur le chiffre.

—Oh! c'est impossible! dit Jean de Ganay.

—Et, poursuivit le pilote avec une intention diabolique, pour une semaine de vivres... à peine.

—Comment?

—En rognant les portions, ajouta-t-il. Un cri d'effroi souleva toutes les poitrines.

—Mais, reprit Chedotel, qui savourait voluptueusement l'anxiété de ses auditeurs, peut-être y a-t-il un moyen d'échapper à la mort affreuse dont nous sommes menacés; car, c'est

une horrible chose, allez, messeigneurs, que de mourir de faim entre le ciel et l'eau. Hum ! je me rappelle qu'une fois, c'était, vrai Dieu ! à bord de l'*Amphitrite*, nous avions fait naufrage, et pour ne pas mourir de cette affreuse mort dont je vous parle, nous fûmes obligés de manger un de nos camarades...

—Assez ! s'écria de la Roche. Pilote, gardez vos souvenirs pour vous et vos pareils. Sommes-nous loin de terre ?

—Hum ! on ne saurait préciser au juste. La sonde donne vingt-quatre brasses et un fond de coquillages... Tenez, entendez-vous nos matelots crier : Vive le roi ! cela annonce les *écottes* (1), et que nous *bancquons*, c'est à dire que nous enrons sur le banc des Terres-Neuves.

—Donc les côtes de l'Acadie...

—Monseigneur, les courants sont nombreux dans ces parages, les vents très-variables. Je ne puis rien affirmer, à moins que vous ne consentiez à adopter un plan...

—Voyons quel est-il ? soyez bref.

—A quelques centaines de nœuds de nous doit exister une île, qui renferme un petit lac d'eau douce. Nous pourrions, si tel était votre bon plaisir, y débarquer toute cette canaille que nous avons à bord, et aller nous approvisionner chez les peuplades sauvages de l'Acadie. Puis nous chercherions un lieu convenable pour fonder le nouvel établissement colonial, et ensuite nous reviendrions quérir notre monde.

—Par la messe ! voilà qui est sagement pensé, maître Chedotel, dit l'un des gentilshommes.

—Oui, repartit de la Roche, en croisant les bras ; mais qui nourrira ces gens pendant notre absence.

—Hum ! répondit le pilote, ils ne seront pas gênés, la pêche ! la chasse ! l'île abonde en gibier et en poisson.

Le marquis se leva, fit quatre ou cinq tours dans l'appartement, et s'adressant à Chedotel :

—Que Dieu nous assiste ! agissez à votre guise !

## IX

### TERRE.

Cinq jours après cet entretien, l'aube apparut à travers les brumes froides et compactes. Une bonne et forte brise chantait dans les agrès du *Castor*, et la gaieté déridait les fronts des passagers. C'est que déjà bouillonnaient autour du navire ces lignes parallèles de globules argentés qui indiquent la proximité des côtes.

Cependant, tous les dangers n'étaient point évités. Le *Castor* faisait route entre des montagnes de glaçons qui, à chaque instant, menaçaient de l'écraser

(1). On nommait ainsi les extrémités du grand banc de Terre-Neuve.

ser sous leur poids. Mais la nouvelle que bientôt on atterrirait, que bientôt on descendrait sur la terre ferme, suffisait pour ranimer les esprits les plus découragés ; car il n'est peut-être point donné à l'homme d'éprouver de sensations aussi vives que celles qui l'inonde en remettant le pied sur son élément propre, après en avoir été séparé pendant d'éternelles semaines. Jamais amant ne revoit sa maîtresse avec plus de transport que l'individu ayant accompli une première traversée ne revoit la vieille Cybèle. Fatigues, périls, privations, tout est immédiatement oublié, et les vieux marins eux-mêmes ne sont jamais blasés sur cette jouissance inexprimable. Quand en mer retentit le commandement : Apprêtez les ancres ! c'est la joie dans le cœur, l'agilité dans les membres, un refrain sur les lèvres, que tous les matelots s'empressent à cette pénible besogne. Les plus mous sont les plus alertes, les moins robustes, les plus vigoureux : et il faut être témoin de la facilité, du plaisir dont chacun fait preuve pour arrimer les énormes cables, les chaînes pesantes ! il faut être témoin de ce mouvement, de cet harmonieux va-et-vient, de cette entente cordiale qui se manifestent alors dans un navire ! il faut entendre ces vibrantes exclamations, ces jeux de mots, ces trépignements d'allégresse !

La terre, même la terre étrangère, sonne aux oreilles comme une musique mélodieuse. Il y a si longtemps qu'on ne l'a aperçue, qu'on ne l'a sentie, foulée !

Contemplez la scène qui se joue déjà sur le pont du *Castor* : le brouillard enveloppe la barque d'un nuage impénétrable ; il y a quinze heures que tous ces malheureux n'ont avalé une bouchée, l'horizon est fermé à leurs regards ; et les voici qui chantent, les voici qui sautent, se trémoussent, s'agitent, pleurent, s'embrassent... C'est qu'ils viennent d'apprendre qu'on touche au terme du voyage.

—Par saint Jacques de Compostelle, je te salue, toi, le plus beau jour de ma vie, quoique ta face soit en ce moment aussi rechignée que celle d'un drapier qui a surpris sa femme en péché de fête-à-tête avec un cornette aux cheveux légers, s'écrie un Espagnol, en agitant son bonnet de laine brune.

—Je brûlerai trois chandelles en l'honneur de monsieur mon patron, dit un Breton.

—Et moi, ajoute un Allemand, je fais vœu de ne pas boire un seul pot de bière cette année durant, si nous arrivons à bon port.

—Corne de bœuf, j'imagine, mon gars, que l'abstinence ne sera pas malaisée, répond le maître d'équipage, en le repoussant brusquement. Crois-tu, par hasard, que bière coule là-bas comme flots dans la grande tasse ?

—Pas moins vrai, reprit l'enfant de la Germanie, un peu refroidi, que s'il y a du houblon, on peut brasser de la bière, que si on peut la brasser on peut la boire, que si on peut la boire...

—Ohé ! qui est-ce qui veut danser une bourrée ? braille un Auvergnat.

—Non, un menuet ! — Non, un fandango ! — Non, une valse ! — Non, une courante ! — Non, une gavotte ! — Non, un tricotté ! — Non, une ronde !

La dernière proposition, lancée d'une voix de stentor, au milieu du choc de ces clameurs, réunit tous les suffrages. Aussitôt quatre ou cinq exilés descendirent dans l'entrepont, en rapportèrent des instruments de cuisine, chaudrons, poêls ou écuellés, s'armèrent de chevilles de fer, et revinrent se poster au-dessus du rouffe, d'autres se juchèrent sur des tonnes vides, avec des cabillots en guise de baguettes ; le reste des proscrits boucla une chaîne autour du grand mât, et une ronde fantastique commença, au charivari assourdissant de cet orchestre improvisé.

Chedotel, que son humeur tracassière et jalouse rendait l'ennemi des distractions d'autrui, voulut s'opposer à la fête des bannis ; mais de la Roche intervint, et, bien que le pilote alléguât que ce tohu-bohu embarrassait le service, le marquis ne voulut point qu'il troublât les maigres amusements de ces pauvres gens.

—Le navire file à merveille, dit-il. le vent nous est propice. Qu'ils se divertissent une heure ou deux, il n'y a aucun inconvénient.

—Aucun inconvénient ! hum ! aucun inconvénient, maugréa le pilote. Ça se connaît en marine comme un Algonquin en mathématiques, et ça veut... hum ! Lui aussi il aura à se rappeler maître Chedotel, pilote-locman. Hum ! hum ! rira bien qui rira le dernier !

Le claquement de langue indispensable à l'expression de tous ses accès de misanthropie termina ce charitable soliloque.

En ce moment, Guyonne, attirée par le vacarme, se montra sur le pont. Chedotel l'aperçut et alla droit à elle.

—Ecoute, lui dit-il, en la prenant par le bras et l'entraînant vers les batteries.

La jeune fille aurait pu facilement s'arracher à cette étreinte, mais la fausseté de sa position à bord du *Castor* ne lui permettait pas de faire de résistance.

Elle suivit résolument Chedotel. Écoute, répéta-t-il, avec une intonation sourde et passionnée, et retiens bien ce que je vais te dire ; car dans deux heures ma détermination sera irrévocable. — Je t'aime, tu le sais.

(A continuer.)

**EN AVANT, CANADIENS !**

**PROTEGEONS - NOUS !**

**De quoi s'agit-il ? De notre Bourse.**

ET C'EST CHEZ

**A. PILON & CIE.**

QU'IL FAUT ALLER.

L'ANCIEN TEMPS RENAIT !

**DES PRESENTS !! DES PRESENTS !!!**

Donnés à tous les acheteurs comme dans les temps passés.

QU'ON SE LE DISE !

**A. PILON & CIE.**

647 et 649 Rue Ste-Catherine,  
MONTREAL.

A. PILON.

J. B. LABELLE.

**VENTE SPECIALE !**

—000—

UN ASSORTIMENT CONSIDÉRABLE DE

Bronzes, Articles en Marbre de Paros,

Horloges en Marbre et Dorées,

Montres en Or et en Argent,

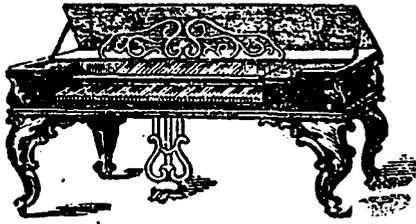
Bijoux en Or et en Argent,

OFFERTS A UNE GRANDE RÉDUCTION DE PRIX PENDANT CE  
MOIS SEULEMENT, CHEZ

**ARMAND BEAUDRY,**

269 RUE NOTRE-DAME,

**MONTREAL.**



**SOHMER !**

EXPOSITION DE 1881.

**Premier Prix !  
Diplôme d'Honneur !  
Mention Honorable !**

*(Première Médaille de mérite et Diplôme d'honneur, Exposition de Philadelphie, 1876).*

Seuls Agents en cette Province,

**LAVIGNE & LAJOIE**

266 Rue Notre-Dame, Montréal.

Lavigne & Lajoie ont de plus un assortiment complet de PIANOS GOLDSMITH, WHEELLOCK et autres manufactures de New-York, choisis chez les manufacturiers par M. Ernest Lavigne lui-même.

Aussi: Pianos Chickering, Decker Bros., Metropolitan, etc., de seconde main.

**Musique, Instruments, Etc.**

N. B. — Réparations et accord de Pianos faits avec soin et diligence.

ALLEZ AU

**MAGASIN DU BON MARCHÉ**

Pour Hardes d'Automne allez au Magasin populaire de L. P. A. GAREAU.  
 Pour Hardes d'Hommes allez au Magasin du bon marché de L. P. A. GAREAU.  
 Pour Hardes de Jeunes Gens allez au Magasin varié de L. P. A. GAREAU.  
 Pour Hardes d'Hiver allez au Magasin complet de L. P. A. GAREAU.  
 Pour Hardes faites sur commande allez au Magasin de L. P. A. GAREAU.  
 Où vous aurez un TAILLEUR de PREMIERE CLASSE

Vous trouverez un assortiment considérable de

**Hardes de toutes sortes,  
Pardessus, Habits,  
Pantalons, etc.,**

CHEZ

**L. P. A. GAREAU**

294 RUE ST-JOSEPH,

COIN DE LA RUE MURRAY.

AUX FAMILLES !

Allez acheter pour les Fêtes vos

**BONBONS FRANÇAIS,**

CHOCOLAT À LA CRÈME,

**Bonbons Crystallisés,**

BIJOUTERIES ASSORTIES,

Sucreries communes, Pains de Savoie

DE TOUS GENRES.

Demandez aussi à vos Epiciers la **Farine Préparée** reconnue pour la meilleure, qui a remporté le premier prix.

Demandez aussi nos BISCUITS.

**VIAU & FRÈRE.**

“ **LE BOUQUET** ”

Journal Hebdomadaire,

SERA PUBLIÉ LE SAMEDI.

CONDITIONS.

**Pour le Canada :**

Abonnement pour un an.....	\$1.50
“ pour six mois.....	0.75
Prix de la douzaine.....	0.40

**Pour les Etats-Unis :**

Abonnement pour un an.....	\$2.00
“ pour six mois.....	1.00
Prix de la douzaine.....	0.45

Prix du Numero - - - 5 cts.

Le Journal sera expédié *franc de port.*

**A. GEO. BEAUDRY,**

*Editeur-Propriétaire.*